

RELATION

DE CE

QVI S'EST PASSE'

en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, aux Hurõs, & aux pais plus bas de la Nouvelle France, depuis l'Esté de l'année 1649. jusques à l'Esté de l'année 1650.

Enuoyée

AV R. P. CLAUDE DE LINGENDES

*Provincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.*

Par le R. P. PAUL RAGVENEAV, Supérieur des Missions de la Compagnie de IESVS en la Nouvelle France.



A PARIS,

Chez {	SEBASTIEN CRAMOISY,	{	rue saint Iacques, aux Cico- gnes.
	Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne Regente.		
	ET GABRIEL CRAMOISY,		

M. DC. LI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S
C O N T E N U S E N C E T T E
Relation.

RELATION de ce qui s'est passé en
la Mission des Peres de la Compagnie de I E S U S, aux Hurons, pays de la
Nouvelle France, depuis l'Esté de l'année
1649. iusqu'à l'Esté de l'année 1650.

pag. 1.

C H A P. I. Du transport de la Maison
de sainte Marie dans l'Isle de saint
Ioseph. 4

I I. De la Mission de saint Ioseph. 9

I I I. De la prise & desolation de la Mis-
sion de S. Iean, par les Iroquois, & de
la mort du P. Charles Garnier, qui y
estoit en mission. 25

I V. De la mort du P. Noël Chabanel. 55

V. De la mission de saint Matthias. 66

à ij

Table des Chapitres.

V I. De la mission de saint Charles.	73
V I I. De la Mission du saint Esprit.	78
V I I I. De la desolation du pays des Hurons, au Printemps de l'année 1650.	80
I X. De l'establissement de la Colonie Hu- ronne à Kebec.	97
X. De l'Eglise de S. Ioseph à Sillery.	105
X I. Des Sauvages des Trois riuieres, & des Atticamegues.	120
X I I. De la Mission de sainte Croix à Tadoussac.	142
X I I I. De la venue d'un Hiroquois en France, & de sa mort.	154
Lettre du P. Hierosme Lallemand au R. P. Claude de Lingendes, Prouvincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France.	172



RELATION

DE CE QVI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS , aux Hurons , païs de
la Nouvelle France, depuis l'Esté
de l'année 1649. iusqu'à l'Esté de
l'année 1650.

AU R. P. CLAUDE DE LINGENDES,
Prouvincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.



ON R. PERE ,
PAX CHRISTI.

*Ce n'est plus du païs des Hurons, que j'ad-
dresse à vostre Reuerence la Relation de ce qui
s'y est passé. Cette pauvre Eglise naissante*

A

2 Relation de la Nouvelle France;

qui parut il y a un an , toute couverte de son sang , opprimée sous la cruauté des Iroquois , ennemis du nom de Dieu & de la Foy; a du depuis continué plus que iamais dans ses souffrances: La plus grande part de nos bons Neophytes, & quelques-uns de leurs Pasteurs ont suivi le chemin des premiers , au milieu des feux & des flammes , & maintenant sont dans le Ciel de compagnie. Vne famine effroyable qui a regné partout , y a mis la desolation. Nous comptons plus de trois mille baptizés cette dernière année: mais le nombre des morts est plus grand que de ceux qui ont survécu à la ruine de leur Patrie. Les choses estant reduites à l'extrémité, nous nous sommes veus obliger de quitter enfin une place qui n'estoit plus tenable, pour en sauver au moins les restes. Ce fut le dixiesme iour du mois de Iuin dernier , que nous sortismes de ces terres de Promission, qui estoient nostre Paradis, & où la mort nous eust esté mille fois plus douce, que ne sera la vie en quelque lieu que nous puissions estre. Mais il faut suivre Dieu , & il faut aimer ses conduites, quelques opposées qu'elles paroissent à nos desirs , à nos plus saintes esperances , & aux plus tendres amours de nostre cœur. En un mot, nous sommes descendus à Kebec, avec

ès années 1649. & 1650. 3

quelques familles Chrestiennes de ces pauvres
Sauuages , qui ont suiuy nostre retraite ; avec
lesquels nous tascherons de former, à l'abry du
fort de nos François, Vne Colonie Huronne,
s'il plaist à Nostre Seigneur de benir leurs
desseins & les nostres. Vostre Reuerence ver-
ra tout en detail, dans cette Relation , que
ie luy adresse , la suppliant de nous procurer
les prieres de tous ceux qui ont quelque amour
pour ces peuples . Nous en auons vn plus
grand besoin que iamais.

Mon Reuerend Pere,

De Kebec , ce premier
de Septembre 1650.

Vostre tres-humble & obeissant
Seruiteur & sujet en N. S.
PAVL RAGVENEAV,

A ij

CHAPITRE I.

*Du transport de la maison de sainte
Marie dans l'Isle de S. Ioseph.*

EN suite des victoires sanglantes ,
que remporterent les Iroquois sur
nos Hurons , au commencement du Prin-
temps de l'an passé 1649. & en suite des
barbaries plus qu'inhumaines qu'ils ex-
ercerent à l'endroit de leurs captifs de
guerre, & des cruels tourmens qu'ils fi-
rent souffrir impitoyablement au Pere
Iean de Brebeuf, & au Pere Gabriel Lal-
lemant, Pasteurs de cette Eglise vraye-
ment souffrante; la terreur s'estant iettée
sur les bourgades voisines, qui redou-
toient vn semblable malheur ; tout le
païs se dissipa : Ces pauvres peuples de-
solez ayans quitté leurs terres , leurs
maisons , & leurs bourgades , & tout
ce qu'ils auoient de plus cher en ce
monde , pour fuyr la cruauté d'un enne-
my qu'ils craignoient plus que mille
morts , & que tout ce qui restoit deuant
leurs yeux , capable d'espouuanter des
personnes desia miserables. Plusieurs

n'esperans plus d'humanité parmy les hommes, se ietterent dans l'espaisseur des bois, pour y trouuer la paix, quoy qu'avec les bestes feroces. Les autres se retirerent sur des rochers affreux, au milieu d'un grand Lac, qui a prez de quatre cent lieues de circuit; aymans mieux mourir dans les eaux, & dans les precipices, que dans le feu des Iroquois. Un bon nombre, ayans pris party parmy les peuples de la Nation-Neutre, & dans le sommet des Montagnes que nous nommons la Nation du Petun; ceux qui estoient les plus considerables nous inuiterent à nous ioindre avec eux, & de ne pas fuyr si loin; esperans que Dieu prendroit leur cause en main, lors qu'elle seroit deuenue la nostre, & qu'il auroit soin de leur deffense s'ils auoient soin de le seruir: Nous promettans pour cet effet, de se faire tous Chrestiens, & d'estre fideles à la foy iusqu'à la mort, qu'ils voyoient armée de tous costez pour les exterminer.

C'estoit iustement ce que Dieu demandoit de nous, en des temps de desolation, de fuyr avec les fuyans, de les suivre par tout où leur foy les suiuoit, & de

6 *Relation de la Nouvelle France* ,
ne pas negliger aucun de ces Chrestiens :
quoy qu'il fust conuenable d'arrester le
gros de nos forces , où le gros de ces fu-
gitifs prendroient dessein de s'arrester.
C'est la conclusion que nous prîmes
ayans recommandé l'affaire à Dieu.

Nous détachâmes quelques-vns de
nos Peres , pour faire quelques Missions
volantes ; les vns dans vn petit canot d'es-
corce , pour voquer sur les costes , & vi-
siter les isles les plus esloignées de ce
grand Lac ; à soixante , quatre vingts , &
cent lieuës de nous. Les autres prirent
leur chemin par terre , trauer sans la pro-
fondeur des bois , & grauissans la cime
des montagnes. En quelque endroit que
nous marchions , Dieu estant nostre con-
ducteur , nostre deffense , nos esperances ,
& nostre tout ; qui a t'il a craindre pour
nous ?

Mais il fallut , à tous tant que nous
estions , quitter cette ancienne demeure
de sainte Marie ; ces edifices , qui quoy
que pauvres , paroissent des chef-d'œu-
res de l'art , aux yeux de nos pauvres
Sauuages ; ces terres cultiuées qui nous
promettoient vne riche moisson. Il nous
fallut abandonner ce lieu , que ie puis

appeller nostre seconde Patrie , & nos delices innocentes ; puis qu'il auoit esté le berceau de ce Christianisme , qu'il estoit le temple de Dieu, & la maison des seruiteurs de Iesus-Christ, & crainte que nos ennemis trop impies , ne profanasent ce lieu de sainteté , & n'en prissent leur auantage; nous y mîmes le feu nous mesmes , & nous vîmes bruster à nos yeux, en moins d'une heure , nos traux de neuf & de dix ans .

C'estoit sur les cinq à six heures du soir, le quatorziesme iour du mois de Iuin , qu'une partie de nous monta sur vn petit vaisseau que nous auions basti : le me iettay avec la plus grande part des autres, sur des arbres de cinquante à soixante pieds de longueur, que nous auions abatus dans les bois, & que nous traînasmes dans l'eau, les lians tous ensemble , pour nous faire vn plancher flottant sur cet element infidelle , comme autrefois nous auions veu qu'en France on conduisoit le bois flotté dessus les eaux. Nous voguâmes toute la nuit sur nostre grand Lac , à force de bras & de rames ; & le temps nous estant fauorable, nous abordâmes heureusement au bout

8 *Relation de la Nouvelle France,*
de quelques iours, dans vne isle où les
Hurons nous attendoient, & qui estoit
le lieu où nous auions pris le dessein de
nous reünir tous ensemble, pour en faire
vne isle Chrestienne.

Dieu sans doute nous conduisoit en
ce voyage : car lors mesme que nous co-
stoyons ces terres abandonnées, l'enne-
my estoit en campagne, & fit son coup le
lendemain, sur quelques familles Chre-
stiennes, qu'il surprist durant leur som-
meil, sur le chemin que nous auions te-
nu : massacrant les vns sur la place ; les
autres furent emmenez captifs.

Les Hurons qui nous attendoient dās
cette Isle, appelée l'Isle de Saint Ioseph,
y auoient semé leur bled d'Inde : mais
les secheresses del'Estä estoient si exces-
sives, qu'ils perdoient l'esperance de
leur moisson, si le Ciel ne leur donnoit
quelque pluye fauorable. Ils nous prie-
rent à nostre abord d'obtenir cette fa-
ueur pour eux. Nos prieres furent exau-
cées le mesme iour, quoy qu'il n'y eust
auparauant aucune apparence de pluye.

Ces grans bois, qui depuis la Crea-
tion du monde, n'auoient point esté ab-
batuz de la main d'aucun homme, nous

ès années 1649. & 1650. 9

receurent pour hostes ; & la terre nous fournit , sans la creuser , la pierre & le ciment qu'il nous falloit , pour nous fortifier contre nos ennemis. En sorte que Dieu mercy nous nous vismes en estat de tres bonne deffense , ayant basti vn petit fort , si regulierement qu'il se deffendoit facilement soy-mesme , & qui ne craignoit point, ny le feu, ny la sappe, ny l'escalade des Iroquois.

De plus, nous mismes la main pour fortifier le bourg des Hurons, qui ioignoit à nostre habitation: nous leur dressames des bastions , qui en deffendoient les approches ; estans dans le dessein de prester & les forces , & les armes , & le courage de nos François, qui eussent exposé tres-volontiers leur vie , pour vne deffense si raisonnable, & si Chrestienne: ce bourg estant vraiment Chrestien, & le fondement du Christianisme respandu en toutes ces contrées.

CHAPITRE II.

De la Mission de saint Ioseph.

Cette Isle dans laquelle nous auions transporté la maison de Sainte Ma-

10 *Relation de la Nouvelle France,*
rie, ayant le nom de Saint Ioseph Patron
de ces Pais; les Sauvages qui s'y estoient
retirez, compoisoient la Mission qui por-
toit le mesme nom. Le bourg Huron
auoit plus de cent cabanes, dont vne seu-
le contenoit les huit & dix familles, qui
font soixante & quatre vingt personnes.
Outre cela, il y auoit çà & là dans la Cam-
pagne, quelques cabanes plus esloi-
gnées; qui toutes ont donné de l'employ
aux Peres qui ont eu le soin de cette Mis-
sion : sur laquelle Dieu a versé ses bene-
dictions, à proportion des Croix qu'il y
a enuoyé.

La famine y a esté extreme. Non pas
que les terres qu'on y auoit ensemen-
cées, n'eussent rendu avec l'vsure que
l'on desiroit, & bien au delà du centu-
ple, ce qu'on leur auoit confié : mais à
cause que de dix familles, à peine y en
auoit il vne seule qui eust pû vacquer aux
travaux, qui sont necessaires, pour se fai-
re vn champ de bled d'Inde, en vn lieu,
qui lors que l'on y aborda n'estoit qu'une
espaisse forest, qui n'auoit rien de dispo-
sé pour le labour. La pluspart de ces
pauures exilez dans leur propres pais,
auoient passé tout l'Esté, & vne partie de

és années 1649. & 1650. 11

l'Automne, a viure dans les bois, de racines & de fruits sauvages; & à pescher ça & là, sur les Lacs & sur les Riuieres, quelques petits poissons, qui seruoient plus pour reculer vn peu leur mort, que pour contenter leur vie. L'hyuer éstât venu, qui a couuert la terre de trois & quatre pieds de neige, & qui a glacé tous les Lacs & toutes les Riuieres; tout ce ramas de monde s'estant rangé proche de nous, se vit incontinent dans la necessité, & dans l'extremité de la misere; n'ayans fait, ny pû faire aucune prouision.

Ce fut alors que nous fusmes contrains de voir des squeletes mourantes, qui soustenoient vne vie miserable, mangeant iusqu'aux ordures, & les rebuts de la nature. Le gland estoit à la plus-part, ce que seroient en Frâce les mets les plus exquis. Les charognes mesme deterrées, les restes des Renards & des Chiens, ne faisoient point d'horreur, & se mangeoient, quoy qu'en cachete: Car quoy que les Hurons, auant que la foy leur eust donné plus de lumiere, qu'ils n'en auoient dans l'infidelité, ne creussent pas commettre aucun peché de mager leurs ennemis, aussi peu qu'il y en a de les tuer:

12 *Relation de la Nouvelle France,*

Toutefois ie puis dire avec verité, qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes, qu'on peut auoir en France de manger de la chair humaine. Mais la neceffité n'a plus de loy, & des dents fameliques ne discernent plus ce qu'elles mangent. Les meres se font repeuës de leurs enfans, des freres de leurs freres, & des enfans ne reconnoiffoient plus en vn cadavre mort, celuy lequel lors qu'il viuoit, ils appelloient leur Pere.

Nous auons tafché de foulager vne partie de ces miseres : mais quoy qu'en ces aumosnes, nous ayons esté peut estre au delà de ce que la Prudence eust demandé de nous, toutefois le mal estant si public, & tout le monde ne pouuant pas estre secouru esgalemēt de nous ; nous auons esté contraints de voir de nos yeux vne partie de ces spectacles, qui nous faisoient horreur.

Ceux qui auoient dequoy parer aucunement à la famine, se virent attaquez d'une maladie contagieuse, qui en emporta vn grand nombre ; mais particulierement des enfans.

La Guerre auoit desia fait ses rauages : non seulement dans la desolation arri-

uée l'Hyuer precedent; mais en quantité de massacres, qui estoient suruenus tout le long de l'Esté, en terre ferme, aux environs de ceste Isle; où la pauureté contraignoit quantité de familles d'aller chercher aussi tost la mort, que la vie, dans des campagnes abandonnées à la fureur des ennemis. Mais afin que rien ne manquast aux miseres d'un peuple affligé; tous les iours, & toutes les nuits de l'Hyuer, ce n'estoient que des nuits d'horreur, d'as les craintes & dans les attétes où il se toiet sans cesse d'une armée ennemie d'Iroquois, dont ils auoient eu aduis; qui (disoit-on,) deuoit venir nous enleuer cette Isle, & exterminer avec nous les restes d'un païs tirant à sa fin. Voila vne face d'affaire bien déplorable: mais ce fut au milieu de ces desolations, que Dieu prit plaisir de tirer le bien de ces peuples, de leur plus grand malheur. Leur cœur se trouuoit si docile à la foy, que nous faisions dans leurs esprits plus en vne parole, que iamais nous n'auions pû faire en des années toutes entieres. Ces pauvres gens mourans de faim, venoient eux-mêmes nous trouver, & nous demander le Baptême; se

14 *Relation de la Nouvelle France,*
côsolans des esperances du Paradis, qu'ils voyoient aussi proche d'eux, qu'estoit la mort, qu'ils portoient dans leur sein.

Vne mere s'est veüe, n'ayant que deux mammelles, mais sans suc & sans lait, qui toutefois estoit l'unique chose qu'elle eut peu presenter à trois ou quatre enfans, qui pleuroient y estans attachez: Elle les voyoit mourir entre ses bras, les vns apres les autres, & n'auoit pas mesme les forces de les pousser dans le tombeau. Elle mouroit sous cette charge, & en mourant elle disoit, Ouy, Mon Dieu, vous estes le maistre de nos vies: nous mourrons puisque vous le voulez; voila qui est bien que nous mourrions Chrestiens. I'estois damnée, & mes enfans avec moy, si nous ne fussions morts miserables; ils ont receu le saint Baptême, & ie croy fermement que mourans tous de compagnie, nous resusciterons tous ensemble.

Vne autre mere se voyant mourir la premiere, avec autant de paix que si elle eût entré dans vn doux sommeil, laissoit dessus son sein deux pauvres orphelins, qui continuoient de la succer apres sa mort, & qui mouroient dessus leur me-

re, aussi paisiblement, qu'ils s'y estoient autrefois endormis, lors qu'ils en tiroiét & le laiét, & la vie.

Plusieurs en expirant recommandoient leur ame à Dieu, d'autres disoient à leurs enfans, qu'ils ne songeassent rien qu'à luy, puisque luy seul seroit leur Pere dedans l'éternité. Quelques-vns ayant vendu pour vn repas de gland boüilly dans l'eau, l'unique chose qui leur restoit de tous leurs biens, & laquelle ils s'estoient reserüée, pour ne pas mourir aussi nuds, qu'ils estoient sortis du ventre de leur mere; se voyans ainsi despoüillez dans les attentes de la mort, qui estoit prochaine, disoient à Dieu; Oüy mon Dieu, ie n'ay plus rien en terre, & mon cœur n'y peut estre attaché: i'attens avec joye la mort, qu'autrefois i'ay tant redoutée: mais c'est dans l'esperance que vostre foy me donne que ie seray d'autant plus heureux dans le Ciel, que ie meurs maintenant miserable.

Ces pauvres moribonds nous benissoient en mesme temps qu'ils ennuisoient leurs miseres, n'y en ayant aucun qui n'ait trouué en nous, & plus d'amour, & vne charité plus secourante,

16 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'ils n'en esprouuoient mesme de leurs
plus proches. Aussi ne nous regardoient-
ils, qu'avec des yeux d'amour, comme
leurs Peres, & receuans nos charitez
durant leur vie, ils sçauoient bien qu'el-
les continueroient sui eux, mesme ius-
qu'apres la mort, quelques-vns de nos
Peres, & des François qui estoient avec
nous, s'estans chargez du soin, qu'aucun
autre ne vouloit prendre, non pas mesme
les plus proches parens des defunts, d'en-
seuelir & d'enterrer ces pauures aban-
donnez des hommes : mais que nous
pouuons appeller les chers de Dieu,
puis qu'ils sont maintenant ses enfans ;
quelques barbares & miserables qu'ils
ayent esté. *Ecce quomodo computati sunt in-
ter filios Dei, & inter sanctos fors illorum est.*

Il s'est trouué de ces pauures Chre-
stiens, qui se voyans mourir dans ces mi-
seres, nous enuoyoient querir. Hé! ie te
prie, mon frere, nous disoient-ils, en-
terre moy dès maintenant ; car c'est fait
de ma vie, & tu vois bien que tu me dois
compter entre les morts. Ce que ie
crains, si ie mourois auant que d'estre
enterrée, c'est que de pauures gens aussi
miserables que moy, ne me despoüillent
de ce

de ce haillon , dont ma nudité est couverte , pour se couvrir eux-mesmes. Ce me fera vne consolation , entrant dans le tombeau , de sçauoir que mon corps n'aura pas cette confusion apres la mort , dont i'ay eu horreur toute ma vie. Ces spectacles nous tiroient les larmes.

Il faut confesser que sans nous cette mortalité eût esté encore bien plus grande : car plusieurs n'ont vescu que de l'assistance que nous leur auons donné. La main de Dieu ayant esté vrayement paternelle sur nous , voulant nous conseruer , pour mettre dans le Ciel les restes de ce peuple mourant. Car c'est cette diuine Prouidence , qui par des voyes toutes pleines d'amour , (ie les pourrois appeller miraculeuses ,) nous fournissoit les moyens , non seulement de subsister nous mesmes , dans cette misere publique : mais nous donoit encoir les moyens de faire du bien à tout le monde , de nous rendre les maistres des cœurs , & de gagner leur affection , pour les gagner tous tant qu'ils sont à Iesus-Christ. C'est ce qu'ils admiroient eux-mesmes ; adorans en mesme temps la toute puissance de Dieu , & son amour sur nous , & en suite

18 *Relation de la Nouvelle France*,
sur eux, voyans bien que nous ne viuions
que pour eux.

Tout l'Hyuer, ayans employé la iournée, les vns pour le salut des ames, les autres dans les œuvres de charité ; La nuit donnoit quelque treue à nostre travail : autant qu'il en falloit pour ne pas succomber aux fatigues de la journée ; mais non pas tant que la nature en eust pris d'elle-mesme, avec vn plaisir innocent. Car à vray dire, nous ne dormions que d'un demy sommeil. Quelques froids, quelques neiges, quelques vents qui soufflassent ; toute la nuit il y auoit des sentinelles exposées aux rigueurs du temps, & des rondes continuelles qui faisoient leur deuoir : Les autres, qui durant ce temps là, prenoient vne partie de leur repos, estoient tousiours dessous les armes, & comme attendans le combat.

Ce grand soin rauissoit le cœur de ces pauvres Sauvages, qui tous les iours, matin & soir remplissoient nostre Eglise pour y rendre à Dieu leurs hommages. Les Sacremens y estoient frequētez avec deuotion. Les Festes & les Dimanches estoient sanctifiez par la Pieté du peuple,

& par les predications publiques. Les enfans y auoient leur iour sur la semaine, & les filles le leur separé, pour apprendre le Catechisme.

Mais le plus fort de nostre trauail, estoit de visiter les cabanes, pour y consoler les affligez, y secourir les pauures, pour y assister les malades, pour y disposer à la mort, ceux qui en estoient les plus proches, pour y confirmer dans l'esprit de la foy les Chrestiens & les catechumenes, & pour y gagner les infidelles à Iesus-Christ.

Nos Peres, en faisant ces visites, auoient l'œil à la pauureté d'un chacun; & selon qu'ils iugeoient plus à propos de subuenir aux necessitez plus pressantes, ils se seruoient d'une espee de monoye, qu'ils alloient distribuant à ces pauures. C'estoit vn petit morceau de cuiure, marqué pour cet effet. Tous ceux qui en auoient receu par aumosne, se trouuoient à nostre porte sur le Midy, & presentoient leur petite monoye. On donnoit aux vns vne certaine mesure de gland, qu'ils faisoient bouïllir dans vne laixiue de cendres, pour vn premier bouïllon, afin d'en oster la plus grande.

20 *Relation de la Nouvelle France,*
amertume. On distribuoit aux autres
quelque morceau de poisson enfumé,
qu'ils cuisoient en l'eau, dont par apres
ils soustenoient leur vie. Ceux qui e-
stoient les mieux partagez, receuoient
vn peu de farine de bled d'Inde, bouillie
dans l'eau.

Nous auions achepté auant que les
neiges eussent couuert la terre, cinq ou
six cents boisseaux de gland. Nous auions
enuoié quelques canots, pour aller cher-
cher parmy les Nations Algonquines,
cette prouision de poisson, à soixante,
quatre-vingt, & cent lieuës de là. Ce peu
que nous auions de bled, venoit du trauail
des Hurons, au temps de l'abondance.
Vnde exeunt flumina reuertuntur. C'estoit
pour eux, aussi bien que pour nous, que
Dieu nous auoit fourny en son temps
cette manne du Ciel : car c'est ainsi que
i'appelle les plus grandes richesses que
nous eussions, lesquelles estant en Fran-
ce, i'eusse appelé de grandes pauuretez.
& de grandes miseres. La nature se con-
tente de peu, & d'où on bannit les deli-
ces, on bannit de grands soins, & on s'ex-
empte de beaucoup d'empressements,
peu necessaires à vne vie, qui apres tout

ne peut estre immortelle.

Quantité de personnes m'ont prié de leur faire sçauoir l'ordre que nous tenions, pour l'instruction de nos Sauuages, & la suite de nos employes le long de la iournée. Ces employes n'estans pas dans l'esclat, & n'ayans point de spectateurs, sinon ceux qu'on appelle les baliures de la terre, & le rebut du monde; ce que ie puis respondre à cette demande, ne peut auoir rien d'esclattant. Ceux toutefois qui ne trouuent rien de petit, dans les choses qui concernent le salut des ames, puis qu'ils desirent que ie descende dans ces particularitez, & que c'est pour eux & pour semblables personnes que i'escriis cecy, ils sçaurôt qu'ayans pris pour nous-mesmes, deux ou trois heures de la nuit, pour agir avec Dieu, auant que d'agir avec le prochain; Le iour estant venu, les Chrestiens venoiët à l'Eglise, où nous reseruions quelques Messes pour eux. Les prieres s'y faisoient publiques, à cause que plusieurs nouuellement conuertys à la foy, ne peuuent pas si tost les apprendre. Vn de nos Peres presidoit à cette deuotion, & tous les Sauuages le suiuiöient, repetans sans

22 *Relation de la Nouvelle France,*
empressement les mesmes mots. La priere acheuée on donnoit quelque instruction à toute l'assemblée; quelquefois leur expliquant quelque'un de nos mysteres; d'autresfois, pour les confirmer dans la foy, on leur en deduisoit quelques motifs, qui nous sembloiét davantage dans la portée de leur esprit : souuent on les exhortoit à quelque chose de pratique, afin qu'ils passassent saintement la journée.; soit qu'on les poustast à offrir à Dieu leurs trauaux, leurs peines, leurs souffrances; soit qu'on leur donnât quelque Oraison iaculatoire, qui fût leur entretien, & l'ame de tout leur trauail, soit qu'on leur enseignast les moyens de resister aux tentations; & comment y ayant succombé par malheur, il faut auoir recours à Dieu, & luy en demander pardon; soit enfin qu'on les incitast à son amour, & aux desirs de la vie eternelle.

Cette instruction estant finie, & la plus courte qu'il se pouuoit; les premiers venus sortoient, & les autres demeuroient pour receuoir aussi l'instruction, ayans fait les prieres publiques comme les precedens. La Chapelle se remplissoit en

cette façon, dix & douze fois vne matinee. Cependant d'autres Peres entendoient les confessions, & selon les necessitez plus particulieres d'un chacun, ils leur donnoient diuers aduis. Souuent en vn matin, vn seul Pere disoit vn bon mot, à cinquante & soixante personnes. Les plus longs entretiens, ne sont pas tousiours ceux qui penetrent plus auant dans le cœur.

Sur les neuf heures on fermoit la porte de l'Eglise : & c'estoit alors que nos Peres alloiēt dans les cabanes, y faire leurs visites, iusqu'environ deux heures auant la nuit. Car alors on sonnoit pour rappeller les Chrestiens aux prieres publiques, en la mesme façon qu'on les auoit fait le matin, l'Eglise se remplissant & se voidant dix ou douze fois pour le moins, & c'est pour lors que plusieurs de ces bons Neophytes rédoient conte de leur journée, selon que ceux qui auoient le soin d'un chacun, les arrestoiēt à la porte pour cēt effet, tantost l'un tantost l'autre; pour sçauoir en vn mot, cōbien de fois ils auoient pensé à Dieu le long du iour : en quoy ils luy auoient esté plus fideles : s'ils luy auoient offert leur trauail, leur

24 *Relation de la Nouvelle France,*
faim, & leur misere : s'ils n'auoient point
commis quelque faute. Cela se fait avec
vne candeur qui n'a rien de barbare, &
avec vne simplicité d'enfant ; qui est vne
marque infallible de l'esprit de Dieu.
Toufiours la nuit nous surprenoit plu-
stost que nous ne desirions : mais neant-
moins nous la receuions avec amour ,
elle seule nous donnant le loisir de re-
tourner avec Dieu ; si toutefois on peut
sortir de luy, lors qu'on ne parle que de
luy, qu'on n'agit que pour luy, qu'on vit
en luy , dans l'attente de ne mourir ia-
mais pour autre que pour luy.

C'estoient là nos employs, au milieu
de cette barbarie deuenüe Chrestienne :
c'estoit ainsi que Dieu alloit disposant
ces peuples pour le Ciel, les voyant pro-
ches de leur ruine. Nous l'allons voir
dans les Chapitres suiuaus.

CHAPITRE III.

*De la prise & de solation de la Mission
de saint Jean, par les Iroquois, &
de la mort du P. Charles Garnier,
qui y estoit en Mission.*

DAns les Montagnes, que nous nommons la Nation du Petun, nous y auions depuis quelques années deux Missions : en chacune il y auoit deux de nos Peres. La plus frontiere à l'ennemy, estoit celle qui portoit le nom de Saint Jean ; dont le bourg principal, qui s'appelloit du mesme nom, estoit d'environ cinq à six cent familles. C'estoit vn champ arrousé des sueurs d'vn des plus excellens Missionnaires, qui ayt esté en ces païs, le Pere Charles Garnier ; qui le deuoit aussi arrouser de son sang, puis qu'il y est mort avec son troupeau, qu'il a conduit luy-mesme iusque dans le Paradis ; le iour approchant auquel Dieu vouloit faire vne Eglise triomphante, de celle qui iusqu'a-

26 *Relation de la Nouvelle France,*
lors auoit tousiours esté dans les combats, & qui pouuoit porter le nom d'vne Eglise vrayement souffrante, nous en eufmes nouuelles sur la fin du mois de Nouembre, par deux Chrestiens Hurons eschappez d'vne bande d'environ trois cents Iroquois, qui nous dirent que l'ennemy estoit encore irresolu, quelle demarche il prendroit, ou vers la Nation du Petun, ou contre l'Isle où nous estions. La dessus nous nous tenons en estat de deffense, & arrestâmes nos Hurons, qui prenoient dessein de sortir en campagne, pour aller au deuât de cét ennemy. En mesme téps nous fismes porter promptement cette nouuelle à ceux de la Nation du Petun, qui la receurent avec ioye, enuifageans cette troupe ennemie, cōme desia vaincuë, & cōme vne matiere de leur triomphe. Ils l'attendent quelques iours de pied ferme; puis s'ennuyans que la victoire fut si tardieue à les venir trouuer, ils voulurent luy aller au rencontre; au moins les habitans du bourg de Saint Iean, hommes de main & de courage. Ils hastent leur sortie, craignans que l'Iroquois ne leur eschappe, le voulans

surprendre , lors qu'il est encore en chemin. Ils partent le cinquiesme jour du mois de Decembre , & prennent leur route, vers le lieu d'où ils attendent l'ennemy : mais l'ennemy ayant pris vn detour, ne fut pas rencontré , & par vn furcroist de malheur pour nous , comme il faisoit ses approches du bourg, il fit prise d'un hōme & d'une femme qui venoient d'en sortir. Il apprend de ces deux captifs l'estat de la place, & sçait qu'elle est depourueüe de la meilleure partie de son monde, sans delay , il haste le pas , pour y mettre tout à feu & à sang, l'occasion luy en estant si fauorable.

Ce fut le septiesme iour du mois de Decembre dernier de l'année 1649. sur les trois heures apres midy , que cette troupe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg , l'espouuante & la terreur se iette incontinent dans tout ce pauvre peuple depouïllé de ses forces , qui se trouue vaincu, lors qu'il pensoit estre vainqueur. Les vns prennent la fuite; les autres sont tuez sur la place ; le feu en donna à plusieurs les premieres nouuelles , qui consommoit desia vne partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs : mais

28 *Relation de la Nouvelle France,*

l'ennemy victorieux, craignant le retour des guerriers, qui luy estoient allez, au rencontre hastoit si precipitemment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillars & enfans, & sur tous ceux qu'il ne jugeoit pas pouvoir le suiure assez promptement en sa fuite.

Ce furent des cruaucez inconceuables. On arrachoit à vne Mere ses enfans pour les ietter au feu : d'autres enfans voyoiēt leur Mere assommée à leurs pieds, ou gemissante dans les flammes sans qu'il leur fust permis, ny aux vns, ny aux autres, d'en tesmoigner aucune compassion. C'estoit vn crime de respandre vne larme ; ces barbares voulans qu'on marchast dans la captiuité, comme ils marchoiēt dans leur triomphe. Vne pauvre Mere Chrestienne, qui pleuroit la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle auoit encor de l'amour, & qu'elle ne pouuoit estouffer assez tost les sentimens de la Nature.

Le Pere Charles Garnier restoit alors seul de nos Peres, en cette Mission, lors que les ennemis parurent, il estoit actuellement occupé à instruire ce peuple dās leurs cabanes qu'il visitoit. Il sort au bruit de

cette alarme. Il va droit à l'Eglise, où il trouua quelques Chrestiés. Nous sômes morts, mes freres, leur dit-il, Priez Dieu, & prenez la fuyte, par où vous pourrés eschaper. Portés vostre foy avec vous le reste de vos vies, & que la mort vous trouue songeans à Dieu, il leur donne sa benediction, & ressort promptement, pour aller au secours des ames. Pas vn ne songe à la deffense, tout estant dans le desespoir. Plusieurs trouuent vne issuë fauorable pour leur fuyte. Ils inuitent le Pere de fuyr avec eux: mais il est retenu par lesliës de la Charité, il s'oublie de soy-mesme, & il ne pense qu'au salut du prochain. Son zele le portoit, & le faisoit courir par tout: soit pour donner l'absolution aux Chrestiens, qu'il auoit au rencontre; soit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfans, des malades, & des catechumenes, sur lesquels il respendoit les eaux du Saint Baptisme, au milieu de ces flammes. Son cœur ne brusloit d'autre feu, que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces employs de Sainteté, qu'il se vit accueilly de la mort, qu'il enuisageoit sans la craindre n'y sans recu-

30 *Relation de la Nouvelle France,*
ler d'un seul pas. Vn coup de fusil le per-
ça d'une balle , vn peu au dessous de la
poitrine : vne autre balle , du mesme
coup , luy déchira le petit ventre , & luy
donna dans vne cuisse, dont il fut terras-
sé. Mais son courage n'en fut pas abba-
tu. Le barbare qui auoit fait ce coup , le
despoüilla de sa sotane , & le laissa na-
geant dedans son sang, afin de suiure les
autres fugitifs.

Ce bon Pere, fort peu de temps apres,
fut veu ioindre les mains, faisant quel-
que priere. Puis tournant la teste çà & là,
il apperceut à dix ou douze pas de soy,
vn pauvre Moribond , qui venoit aussi
bien que luy , de receuoir le coup de
la mort, mais qui auoit encore quelques
restes de vie. L'amour de Dieu & le zele
des Ames , est encore plus fort que la
mort. Il se met à genoux ; puis ayant
fait quelque priere , il se leue avec peine,
& se porte le mieux qu'il peut vers cét
agonizant , pour l'assister à bien mourir.
Il n'auoit pas fait trois ou quatre demar-
ches , qu'il retombe encor assez rude-
ment. Il se leue pour la seconde fois, & se
met encore à genoux , & poursuit son
mesme chemin : mais son corps espuisé

de son sang, qui sort en abondance de ses playes, n'est pas si fort que son courage; il retombe pour la troisieme fois, n'ayāt fait que quatre ou cinq pas. Nous n'auons pū sçauoir ce qu'il fit du depuis: vne bonne Chrestienne, qui nous à fait fidelement tout ce rapport, n'en ayant pas veū dauantage; à cause qu'un Iroquois la surprit elle mesme, & luy déchargea sur la teste vn coup de hache-d'armes, qui la terrassa sur le lieu; quoy que depuis elle en soit réchapée. Le Pere receut quelque temps apres, deux coups de hache, sur les deux tempes, de part & d'autre, qui enfonçoient dans la ceruelle, s'estoit la recompense la plus riche qu'il esperast de la bonté de Dieu, pour tous les seruices passez Son corps fut despoiüillé, & laissé tout nud sur la place.

Deux de nos Peres, qui estoient dans la Mission la plus voisine, receurent quelques restes de ces pauvres Chrestiens fugitifs, qui y arriuoient hors d'haleine; plusieurs tous couuerts de leur sang. Toute la nuit, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde estoit d'un semblable malheur. Sur le com-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
mencement du iour, on apprit par quelques espions que l'ennemy s'estoit retiré. Ces deux Peres partent dès le mesme moment, afin de voir eux-mesmes de leurs yeux, vn spectacle bien triste : mais toutefois digne de Dieu. Ils ne trouuent que des cadaures, les vns dessus les autres ; & de pauures Chrestiens ; les vns qui acheuoient de se consommer dâs les reliques deplorables de ce bourg tout en feu ; les autres, noyez dans leurs sang ; & d'aucuns qui auoient quelques restes de vie, mais tous couuers de playes, qui n'attendoient rien que la mort, benissans Dieu dans leur malheur. Enfin, au milieu de ce bourg desolé ils y apperceurent le corps, qu'ils y estoient venus chercher : mais si peu connoissable, estant tout couuert de son sang, & des cendres det cét incendie, qu'ils passoient outre ; mais quelques Sauuages Chrestiens, reconnurent leur Pere, qui estoit mort pour leur amour. Ils l'enterrent au mesme lieu, où auoit esté leur Eglise ; quoy qu'il n'en restast plus aucune marque, le feu ayant tout consommé.

La pauureté de cét enterrement fut grande ; mais la sainteté n'en fut pas moindre.

moindre. Ces deux bons Peres se des-
pouillerent d'une partie de leurs habits,
pour en couvrir le mort ; & ne purent
faire davantage , à moins que de s'en re-
tourner tout nuds.

Ce fut un bien riche dépôt , pour un
lieu si abandonné , que le corps d'un si
grand serviteur de Dieu : mais ce grand
Dieu trouvera bien les moyens de nous
réunir tous dans le Ciel , puisque ce n'est
qu'uniquement pour son amour , que
nous sommes ainsi dispersez , & durant
notre vie , & après notre mort.

La crainte que l'ennemy ayant fait
quelque feinte , ne retournast sur ses bri-
sées , obligea tout ce convoi de charité
de repartir le même jour , & sans delay ,
& retourner en haste , d'où ils estoient
partis , sans boire & sans manger , par des
chemins fâcheux , & en une saison bien
penible , la neige ayant déjà couvert la
terre.

Deux iours après la prise & l'incendie
de ce bourg , les habitans retournerent ,
qui ayans trouvé la démarche qu'avoit
pris l'ennemy par un autre chemin , s'e-
stoient doutez du malheur arrivé. Mais
ils le virent de leurs yeux , & à la vue des

34 *Relation de la Nouvelle France,*
cendres, & des corps morts de leurs parens, de leurs femmes, & de leurs enfans; ils furent vne demy-iournée dans vn profond silence; assis à terre, à la sauvage, & sans leuer les yeux, ny pousser mesme aucun soupir, comme des statues de marbre, sans parole, sans regards, & sans mouuement. Car c'est là le dueil des Sauuages; au moins des hommes & des guerriers: les larmes, les plaintes & les crys estant, disent-ils, pour les femmes.

La perte & du Pasteur & du troupeau nous ont esté sensibles; mais il faut qu'en l'un & en l'autre nous adorions & nous aimions les conduites de Dieu sur nous, & sur nos Eglises, & que nous soyons disposez d'agrecer iusqu'à la fin tout ce qu'il voudra.

Le Pere Charles Garnier naquit à Paris l'année 1605. il entra en nostre Compagnie l'année 1624. & ainfi il n'auoit guere plus de 44. ans, le 7. Decembre 1649. iour auquel il mourut dans l'employ vraiment Apostolique, dans lequel il auoit vescu, depuis l'an 1636, qu'il quitta la France, & monta dans le pais des Hurons.

ès années 1649. & 1650. 35

Dès son enfance il auoit eu des sentimens de pieté tres-tendres , & principalement vn amour filial à l'endroit de la tres-saincte Vierge ; qu'il appelloit sa Mere. C'est elle , disoit-il, qui m'a porté dessus ses bras , dans toute ma ieunesse, & qui m'a mis dans la Compagnie de son Fils. Il auoit fait vn vœu de soustenir iusqu'à la mort, son Immaculée Conception. Il est mort à la veille de cette auguste Feste , pour aller la solemniser plus augustement dans le Ciel.

Dès son Nouitiat , il paroissoit vn Ange : sa modestie estant si rare , qu'on le proposoit à tous les autres , comme vn miroir de sainteté. Il auoit eu de tresgrandes difficultez à obtenir permission de son pere , pour entrer en nostre Compagnie : mais elles furent bien plus grandes , lors que dix ans après cette premiere separation, il fallut luy en faire agreer vne seconde plus sensible , qui estoit son départ de la France , pour venir en ces Missions du bout du monde : Nos Supérieurs ayans desiré que son Pere y donnast son consentement , à cause des obligations particulieres, que luy auoit nostre Compagnie. Son voyage en fut re-

36 *Relation de la Nouvelle France,*

tardé vne année toute entiere : mais ce ne fut que pour enflammer ses desirs. Iour & nuict, il ne songeoit qu'à la conuersion des Sauuages, & à y consommer sa vie, iusqu'au dernier soupir. Il plût à Dieu dés lors de luy donner des pressentimens de la mort qui luy est arriuée; mais si puissans, si doux, & si aimables, que ie puis dire que dés lors il estoit mort vraiment au monde, & que le monde luy estoit comme vn cadavre mort, pour lequel on n'a plus que de l'horreur & du dégoust. Il fut donc vn an tout entier pour combattre tous les efforts de la nature, en son bon pere, qui ne pouuoit entendre à vne si dure separation. Il y employa, & amis, & larmes, & prieres, & des mortifications continuelles. Enfin il obtint ce grand coup du Ciel, avec tant de ioye de son cœur, qu'il estimoit cette iournée la plus heureuse qu'il eust eüe toute sa vie.

Passant la mer, il fit dans le nauire des conuersions notables. Entr'autres il fut aduerty, qu'il y auoit parmy les matelots, vn homme sans conscience; sans Religion, & sans Dieu, qui fuyoit tout le monde, & que tout le monde fuyoit.

Il y auoit plus de dix ans qu'il ne s'estoit confessé. Le Pere porté de son zele ordinaire, entreprit cette humeur noire, & cét homme desespéré, & apres mille tesmoignages de charité, qu'il luy rendit, par toute sorte de soins, d'instructions, & de bons offices, enfin il le gagna, & luy fit faire vne confession generale, & il le mit dans vne si grande paix, & ioye de conscience, que tout le monde en fut estonné & touché.

Dés qu'il fut arriué aux Hurons, on eût en sa personne vn ouurier infatigable, remply de tous les dons de la Nature & de la Grace, qui peuuent rendre vn Missionnaire accompli. Il posseda la langue des Sauvages en vn degré si eminent, qu'ils l'admiroient eux-mesmes. Il entroit si auant dans les cœurs, & avec vne eloquence si puissante, qu'il les rauissoit tous à foy : son visage, ses yeux, son ris mesme, & tous les gestes de son corps ne preschoient que la sainteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles, & se faisoit entendre mesme dans son silence : l'en sçay plusieurs qui se sont conuertis à Dieu, aux seuls regards de son visage, qui estoient vraiment

38 *Relation de la Nouvelle France,*
Angeliques, & qui donnoient de la deuotion, & des impressions de Chasteté à ceux qui l'abordoient, soit qu'il fut en prieres, soit qu'il parût rentrer en soy, se recueillant de l'action d'auec le prochain; soit qu'il parlaſt de Dieu, soit meſme lors que la Charité l'engageoit dans d'autres entretiens, qui dōnoient quelque relasche à son esprit. L'amour de Dieu qui regnoit en son cœur, animoit tous ses mouuemens, & les rendoit diuins.

Ses vertus estoient heroïques, & il ne luy en manquoit pas vne de celles qui font les plus grāds Saints. Vne Obeïſſance accomplie capable de tout faire, & preſte à ne rien faire, si son Superieur ne vouloit. Vne Humilité si profonde, que quoy que tout fut eminent en luy, non seulement il s'estimoit le plus indigne de cette Miſſion, mais il croyoit que Dieu le puniſſoit terriblement de ses infidelitez, lors qu'il voyoit quelqu'un auoir quelque opinion de luy. Ce luy estoit vn des tourmens des plus sensibles qui pût luy arriuer. Et ie ſçay que ſouuent en ces rencontres, pour donner à ces meſmes personnes de bas ſentimens de ſoy-meſme. il leur deſcouuroit ſes défauts, & ce

qui luy donnoit plus d'horreur de soy-mesme, croyant qu'en suite on le deust auoir en horreur.

Son oraison estoit si respectueuse en la presence de Dieu, & si paisible dans le silence de toutes ses puissances, qu'à peine souffroit-il la moindre distraction, quoy qu'au milieu des employs les plus dissipans. Ce n'estoient que colloques, qu'affections & qu'amour, dès le commencement de l'Oraison; & ce feu s'alloit allumant tousiours iusqu'à la fin.

Sa mortification estoit égale à son amour: il la cherchoit & nuit & iour, tousiours couché dessus la dure, & portant tousiours sur son corps quelque partie de la Croix, qu'il cherissoit durant sa vie, & sur laquelle il desiroit mourir. Chaque fois qu'il retournoit de ses Missions, il ne manquoit iamais de faire raser les pointes de fer, d'une ceinture toute herissée de moletes d'esperon, qu'il portoit sur la chair nuë: & outre cela, tres-souuent il vsoit d'une discipline de fer, armée aussi de pointes tres-aiguës. Son viure n'estoit autre que celuy des Sauvages, c'est à dire, le moindre qu'un miserable gueux peut esperer en France.

40 *Relation de la Nouvelle France,*
Cette dernière année de famine, le gland
& les racines ameres luy estoient des de-
lices : non pas qu'il n'en sentit les amer-
tumes, mais il les sauouroit avec amour :
quoy que tousiours il eust esté vn enfant
chery & d'vne maison riche & noble, &
tous les amours de son Pere ; esleué dès
le berceau en d'autres nourritures qu'en
celles des Pourceaux. Mais tant s'en
faut qu'il s'estimast miserable dans ce
grand abandon de toutes choses, où il
estoit ; & qu'il eust voulu dire, ce que
disoit l'enfant Prodigue, *Quanti merce-
narij in domo Patris mei abundant panibus ;
ego autem hic fame pereo* ; qu'au contraire
il s'estimoit heureux de tout souffrir
pour Dieu.

Dans les dernières lettres, qu'il m'es-
criuit trois iours auant sa mort, pour res-
ponre à vne demande que ie luy faisois
touchant l'estat de sa santé, & s'il n'estoit
point à propos qu'il quittast pour quel-
que temps sa Mission, afin de venir nous
reuoir, & reparer vn peu ses forces : Il me
respondit tres au long quantité de rai-
sons, qui l'obligeoient de demeurer en sa
Mission ; mais raisons qui ne prenoient
leur force que de l'esprit de charité, & du

zele vraiment Apostolique dont il estoit remply. Il est vray, m'adioustoit-il, que ie souffre quelque chose du costé de la faim : mais ce n'est pas iusqu'à la mort ; & Dieu mercy, mon corps & mon esprit, se soustiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce costé là que ie crains ; mais ce que ie craindrois davantage, seroit qu'en quittant mon troupeau en ces temps de miseres, & dans ces frayeurs de la guerre, qu'il a besoin de moy, plus que iamais ; ie ne manquasse aux occasions que Dieu me donne, de me perdre pour luy ; & qu'en suite, ie ne me rendisse indigne de ses faueurs. Je n'ay que trop de soin de moy-mesme, adioustoit-il ; & si ie voyois que les forces fussent pour me manquer, puisque vostre Reuerence me le commande, ie ne manquerois pas de partir : car ie suis tousiours prest de tout quitter, pour mourir dans l'obeïssance, où Dieu me veut : sans cela, ie ne descendray iamais de la Croix où sa bonté m'a mis.

Ces grands desirs de sainteté auoient creu avec luy dès son bas âge. Pour moy, l'ayant connu depuis plus de douze ans, qu'il respandoit deuant moy tout

42 *Relation de la Nouvelle France,*
son cœur, comme il faisoit deuant Dieu
mesme ; ie puis dire avec verité , qu'en
toutes ces années , ie ne croy pas que
hors le sommeil , il ayt esté vne seule
heure , sans ces desirs ardens & vehemens
de s'auancer de plus en plus , dedans les
voyes de Dieu , & d'y auancer son pro-
chain. Hors de cela , rien au monde ne
le touchoit ; ny parens , ny amis , ny re-
pos , ny consolation , ny peines , ny fati-
gues. Son tout estoit en Dieu , & hors de
luy , tout ne luy estoit rien.

Il prenoit des malades , & les portoit
sur ses espaules , vne & deux lieuës , pour
leur gagner le cœur , & pour auoir occa-
sion de les baptizer. Il faisoit les dix &
les vingt lieuës , durant les chaleurs de
l'Esté les plus excessiues , & par des che-
mins dangereux , où sans cesse les enne-
mis faisoient quelques massacres. Il
couroit hors d'halene apres vn seul
Sauuage , qui luy seruoit de guide , pour
aller baptizer , où quelque moribond , ou
quelque captif de guerre , qu'on deuoit
brusler le iour mesme. Il a passé des
nuicts entieres dans des esgaremens &
des chemins perdus , au milieu des neges
profondes , & des plus grands froids de

l'Hyuer, sans que son zele fust arresté d'aucune saison de l'année.

Durant les maladies contagieuses, qu'on nous fermoit par tout les portes des cabanes, & qu'on ne parloit d'autre chose que de nous massacrer, non seulement il marchoit teste baissée, où il scauoit qu'il y eust vne seule ame à gagner pour le Paradis ; mais par vn excez de ce zele, & vne industrie de Charité, il trouuoit les moyens de s'ouuir tous les chemins qu'on luy fermoit, de rompre tous les obstacles ; quelquesfois avec violence. Mais ce qui estoit de plus diuin, en tout ce procedé, qui n'auoit rien de la prudence humaine ; c'est que dès son entrée, il gaignoit les esprits farouches, d'une seule parole, & qu'il venoit à bout de son dessein. Rien ne le rebutoit, & tousiours il esperoit en bien, des ames les plus desesperées.

Il auoit vn recours particulier aux Anges, & en ressentoit des secours trepuissans. Des Sauvages, qu'il alloit assister à l'heure de la mort, l'ont veü accompagner d'un ieune homme, disoient-ils, d'une rare beauté, & d'un esclat maiesteueux, qui se tenoit à son costé, & qui

44 *Relation de la Nouvelle France,*
les animoit à obeïr aux instructions du
Pere. Ces bonnes gens n'en pouuoient
dire dauantage , & demandoient quel
estoit ce compagnon , qui rauissoit ainsi
leur cœur. Ils ne sçauoient pas que les
Anges font plus que nous dans la con-
uersion des Pecheurs , quoy que pour
l'ordinaire leur operation ne soit pas si
visible.

Son inclination la plus grande , estoit
à assister les plus abandonnez : & quel-
que humeur rebutante que pût auoir
quelqu'un, si chetif & impertinent qu'il
pût estre ; il sentoit esgalement pour
tous des entrailles de Mere ; n'obmettant
mesme aucun acte de Misericorde cor-
porelle, qu'il pût pratiquer, pour le salut
des ames. On l'a veü panser des vlceres si
puants, & qui rendoient vne telle infe-
ction, que les Sauuages, & mesme les
parens plus proches des malades, ne les
pouuoient souffrir. Luy seul y mettoit
la main tous les iours, en essuyoit le pus,
& nettoyoit la playe, deux & trois mois
de suite, avec vn œil & vn visage qui ne
respiroit que charité : quoy que souuent
il vist tres-bien que ces playes estoient
incurables. Mais, disoit-il, plus elles

sont mortelles , plus i'ay de pente à en prendre le soin ; afin de conduire ces pauvres gens iusqu'à la porte du Paradis, & afin d'empescher leur cheute dans le peché, en vn temps , qui est pour eux, le plus perilleux de la vie.

Il n'y auoit dans tout le païs des Hurons , aucune Mission où il n'eust esté, & il en auoit commencé plusieurs , notamment celle où il est mort. Il agissoit avec les Sauuages, dans vne grande Prudence , & avec vne douceur de Charité, qui sçauoit tout excuser, & tout supporter , quoy qu'elle n'eust rien de lasche.

Il n'auoit aucune attache à son trauail ; ny aux personnes , ny aux lieux , ny aux employs. Mais enuifageant la volonté de Dieu esgalement en toutes choses ; en quelque lieu qu'il fust quelque occupation que l'obeissance luy ordonnast ; dès ce mesme moment , il s'y portoit avec courage , avec constance , & comme vn homme qui n'auoit plus d'autres pensées au monde, sinon de trouuer Dieu, où on vouloit qu'alors il le cherchast. Souuent on luy a fait quitter le soin des Missions, où estoit tout son cœur ; pour labourer la terre , pour seruir d'vn homme de

46 *Relation de la Nouvelle France,*

voiture, & traifner fur les neiges, comme vn cheual à la charuë; pour prendre le foin des malades, pour auoir foin de la cuifine, pour aller chercher cà & là dans les bois, quelques raifins fauages; & faire les dix & douze lieuës pour en trouuer fa charge, & pour en retirer apres de longs trauaux, à peine ce qu'il faut de vin, pour celebrer quelques Mefles le refte de l'année. Par tout il eftoit égal à foy-mefme, & à le voir, on eult iugé qu'il n'auoit point d'inclination, fi non pour ce qu'on luy voyoit faire, & que c'eftoit là le vray employ, où il fut appellé de Dieu. On ne fera rien, difoit-il, pour le falut des ames, fi Dieu ne fe met de la partie avec nous: quand c'eft luy qui nous y applique, par la conduite de l'obeiffance, il eft obligé de nous y affifter, & avec luy nous y ferons ce qu'il attend de nous. Mais quand c'eft que nous cheriffons vn employ, fut-il le plus faint de la terre, Dieu n'eft pas obligé d'eftre de la partie: il nous laiffe à nous-mefmes, & de nous-mefmes que pouuons-nous finon vn rien, où le péché qui nous met au deffous du rien? Il n'eftoit pas tellement attaché à la

conuersion des Hurons, que son cœur ne le transportast aux Nations les plus esloignées; n'y eust-il que les enfans à baptizer, qui, disoit-il, sont vn gain certain pour le Ciel. Il nous disoit souuent qu'il eust esté bien aise de tomber entre les mains des Iroquois, & d'estre leur captif: que s'ils l'eussent bruslé tout vif, il eust eü pour le moins ce loisir là, de les instruire, autant de temps, qu'ils prolongeroient ses tourmens: Que s'ils luy eussent donné la vie, c'eust esté vn riche moyen de procurer leur conuersion, qui nous est impossible, le chemin nous en estant fermé, tandis qu'ils sont nos ennemis.

Je finiray ce Chapitre, par quelques points d'une lettre, que m'escriuit celuy de nos Peres, qui l'enterra, & qui auoit passé en Mission avec luy, les dernières années de sa vie, voicy comme il m'en escrit.

Puisque vostre Reuerence desire que ie luy escriue, ce que ie sçay des vertus du Pere Charles Garnier, ie coucheray icy ce que i'en ay remarqué. Je puis dire en general, que ie ne connoissois point de vertu, qui luy manquast, & qu'il les

48 *Relation de la Nouvelle France,*
auoit toutes dans vn haut degré. Je puis
aussi asseurer, qu'en quatre ans que j'ay
esté son compagnon, ie ne l'ay iamais
veu faire vne faute, qui fut directement
contre quelque vertu. Il cherchoit vray-
ment Dieu dans son employ, & non pas
soy-mesme; & ie n'ay iamais pû remar-
quer que la nature agit en luy, particu-
lièrement dans les fonctions de nos Mis-
sions. Il se portoit ardemment à quoy
que ce fust; avec autant de zele pour les
affaires d'autrui, & pour l'auancement
des autres Eglises, comme de la sienne.
Il l'ay tousiours veu dans vne grande
esgalité, parmy la diuersité des succez,
son cœur, ny son visage, ne paroif-
soit iamais troublé de quoy que ce fust.
Il iouïssoit d'une grande paix d'esprit,
qui prouenoit d'une grande conformité
qu'il auoit aux volonte de Dieu; à la-
quelle vertu, depuis quelque temps, il
s'estudioit particulièrement. Tout le
monde sçait le zele qu'il auoit pour la
conuersion des Sauvages, comme il ay-
moit d'estre en Mission, la peine qu'il
auoit à la quitter, & combien il pressoit
lors qu'il estoit à la maison, pour retour-
ner en Mission. Il me souuient que dans

ma maladie, lors qu'on me croyoit tout proche de la mort, vn soir en me veillant, il me demanda, que lors que ie ferois en Paradis, ie priaſſe pour la Miſſion de Saint Ioseph, dont alors il auoit le ſoin, il me demanda cela vniquement, & d'une façon que ie ne puis expliquer, & qui me fit conceuoir qu'il ne ſongeoit à rien, qu'au bien de ſa Miſſion. I'admirois ſouuent en luy qu'il ne parloit iamais en mauuaife part, d'aucun Sauuage, quelque impertinent qu'il fuſt : & moy ſouuent luy parlant de quelque faute qui m'eufſt dépleu en eux; il eſcoutoit paſſiblement, & l'excuſoit; ou bien ne diſoit mot: & iamais ie n'ay pû remarquer ny en ſes paroles, ny en ſes actions, ſi peu que ce ſoit de paſſion à l'endroit d'aucun Sauuage. Il n'auoit point d'autres penſées, que des choſes de ſa Miſſion : il eſtoit ignorant de la France, comme vn homme qui iamais n'en euſt eſté; & les nouuelles qu'il en entendoit vne fois chaque année, faiſoient ſi peu d'impreſſion dans ſon eſprit, qu'il les oublioit incontînét. Ce n'eſtoit qu'avec violence qu'il ſe captiuoit à l'entretien de quelques lettres dont il ne ſe pouuoit

50 *Relation de la Nouvelle France,*
dispenser. Il sembloit n'estre nay que
pour la conuersion des Sauvages: sa fer-
ueur en cét endroit croissoit tous les
iours. Il auoit vn sensible regret, quand
quelque petit enfant luy eschappoit,
mourant sans Baptisme: cette nouuelle
le surprenoit, & l'affligeoit, comme vn
autre feroit affligé de la mort d'un de ses
plus proches parens. Son zele estoit in-
fatigable: il quittoit souuent le manger
& le repos pour ses Chrestiens. Je l'ay
veu partir souuent d'un tres-mauuais
temps, & marcher avec de grandes in-
commoditez, allant d'un bourg à l'autre,
tomber dans les Riuieres; Rien n'estoit
capable de l'arrester, quand il estoit que-
stion de trauailler pour les Sauvages. Il
s'accommodoit bien avec son compa-
gnon, quel qu'il fust, iamais il ne m'a dit
parole, qui fust le moins du monde con-
tre la Charité. Il prenoit tousiours le
pire pour soy, & m'accommodoit en
tout; & il taschoit de couvrir sa charité
du pretexte de sa propre commodité;
comme si ce qui estoit le pire, luy eust
esté le plus commode. Son obeïssance
estoit rare, & pleine de sousmission, &
de simplicité, quoy qu'il fût quelquefois

es années 1649. & 1650. 51

particulier en ses pensées : dez le moment qu'il connoissoit vn sentiment contraire à celuy du Superieur, il agissoit avec autant d'ardeur dans l'esprit d'autrui, qu'il eust fait dans le sien. Il estoit tres-exact dans l'obseruation de nos Regles; & quelque occupation qu'il eust, pour la conuersion des Sauvages, iamaïs il n'eust perdu aucun temps de ses Oraisons, de ses lectures spirituelles, ny de son examen. Il retranchoit de son sommeil ce qui luy eust manqué pour cet effet, dans la briueeté du iour. Sa Chasteté estoit si pure, qu'elle me paroïssoit Angelique : dans vne Modestie aussi rare, que i'en aye point veu en France. Mais sur tout, j'admirois son Humilité, il auoit vn tres-bas sentiment de foy-mesme, & quoy qu'il eust des talens eminens pour ces Missions, neantmoins il se postposoit à tous les autres. Les loüanges des hommes ne le touchoient aucunement. Je ne l'ay iamaïs ouy parler, ny à son auantage, ny avec mespris d'autrui. Iusques icy sont les termes du Pere qui m'escrit.

J'ay creü que dans la naïfueté de cette lettre, ceux qui sçauent ce que c'est de la

52 *Relation de la Nouvelle France,*
vertu solide, & qui ont l'œil ouuert aux
choses qui vrayement rédent vne ame
grande aux yeux de Dieu; y descouuri-
ront vn thresor, que possedoit ce serui-
uiteur de Dieu. J'adiousteray icy seule-
ment, que tous ceux qui l'ont pratiqué,
l'ont estimé vn Saint, & qu'il auoit l'ap-
probation de tout le monde, sans en
excepter aucun. Les Hurons le nom-
moient Orâcha.

Voicy encor vn petit mot qu'il escri-
uit de l'Isle de saint Ioseph à ses deux
freres, sçauoir est le R. P. Henry de S.
Ioseph de l'Ordre des Carmes, & le R.
P. Ioseph de Paris Capucin. Cette lettre
fait voir la trempe de son cœur, & le
pressentiment qu'il auoit de sa mort.
Ce petit mot, dit-il, est pour nous en-
courager tous trois à nous haster d'ai-
mer nostre bon Maistre; car ie croy qu'il
est difficile que quelqu'un de nous trois
ne soit bien proche du terme de sa car-
riere. Redoublons donc nos serueurs,
hastons le pas, redoublons nos prieres
les vns pour les autres, & faisons vne
nouuelle protestation, que celuy que
nostre Seigneur appellera le premier à
foy de nous trois, sera l'aduocat des

es années 1649. & 1650. 53

deux qui resteront, pour leur obtenir de Nostre Seigneur son saint amour, & vne parfaite vnion avec luy, & vne perseuerance finale. Je fais donc le premier cette protestation, & prie Nostre Seigneur de tout mon cœur, de posséder nos trois cœurs, & de n'en faire qu'un avec le sien dès à present & dans l'eternité. Voila le stile d'un Saint qui aimoit ses freres en Saint & comme des Saints: aussi auons-nous appris qu'il auoit des marques de sainteté dès sa tendre jeunesse.

Deffunct Monsieur Garnier son pere, auoit coustume de donner tous les mois quelque piece d'argent à ses enfans pour leurs petits diuertissemens dans leurs estudes, le P. Charles Garnier estant pensionnaire en nostre College de Paris, & sortant les iours de congé pour s'aller un petit recreer en ville, au lieu de porter son argent en un ieu de paulme, l'alloit ietter dans la boëtte des prisonniers du petit Chastelet; L'un de ses bons freres qui luy a veu donner pour vne seule aumosne toute la recreation d'un mois, adiouste, que passant un iour sur le Pont-neuf, & voyant un liure sale & impie,

14 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'on disoit auoir esté composé par
Theophile, il l'achepta, & le mit en estat
de n'estre iamais leu de personne, peut
estre, disoit-il, que quelqu'un le lisant
offenseroit Dieu, il vaut mieux l'ache-
pter & le perdre. Vne autre fois ses ca-
marades estans entrés dans vn cabaret
pour y faire bõne chere, comme il estoit
de la Congregation de Nostre Dame,
qui deffend aux ieunes gens d'entrer
dans de semblables lieux, il les atten-
dit à la porte comme vn laquais atten-
droit son maistre, ces preludes mar-
quant vne grande saincteté future. Je
ne m'estonne pas si Monsieur son pere
voyant que son fils vouloit estre Iesui-
ste, dit à l'un de nos Peres, Si ie n'aimois
vniquement vostre Compagnie, ie ne
vous donnerois pas vn enfant qui de-
puis sa naissance iusques à maintenant
n'a iamais commis la moindre desobeis-
sance, & ne m'a iamais causé le moin-
dre déplaisir. La gloire de sa mort a cou-
ronné l'innocence de sa vie.

CHAPITRE IV.

De la mort du Pere Noël Chabanel.

VOicy la sixiesme victime que Dieu a pris à soy, de ceux de nostre Compagnie, qu'il auoit appelé en cette Mission des Hurons; n'y ayant eû encore aucun de nous qui y soit mort, sans y respandre son sang, & consommer le sacrifice tout entier.

Le Pere Noël Chabanel estoit compagnon de Mission du Pere Charles Garnier, & lors que le bourg de saint Jean fut pris par les Iroquois, il n'y auoit que deux iours qu'ils s'estoient separez, selon les ordres qu'ils en auoient receu: Nos Peres & moy ayans iugé à propos de ne pas tenir deux Missionnaires exposez dans le danger, outre que la famine y estoit si extreme, qu'ils ne pouuoient trouuer vne nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas qu'ayans vescu ensemble sous le ioug d'une mesme Mission, ils fussent separez à la mort.

56 *Relation de la Nouvelle France,*

Cebon Pere, reuenant donc où l'obeïſſance le rappelloit, auoit paſſé par la Miſſion de ſainct Mathias , où eſtoient deux autres de nos Peres , & les auoit quitté le matin du ſeptieſme iour de Decembre. Ayant fait ſix grandes lieuës d'un chemin tres-difficile ; il fut ſurpris de la nuit , au milieu des bois , eſtant en compagnie de ſept ou huit Chreſtiens Hurons. Son monde eſtoit couché & endormy ; luy ſeul veilleoit, & eſtoit en priere. Sur la minuit il entend du bruit, & des cris : partie de l'armée ennemie victorieuſe, qui tenoit ce chemin ; partie auſſi des captifs, pris ce iour là meſme dans le bourg de ſainct Iean , qui chantoient leur chanſon de guerre ſelon leur couſtume. Le Pere à ce bruit reſueille ſes gens , qui ſans delay prennent la fuite par dans les bois , & enfin ſe ſauuerent, s'eſtans diſperſez çà & là, & ayans pris leur route vers le lieu meſme d'où venoit l'ennemy , quoy qu'un peu à l'eſcart.

Ces Chreſtiens eſchappez du peril, arriuerent à la Nation du Petun , & firent leur rapport, que le Pere auoit fait quelque chemin , voulant les ſuiure ; mais

que n'en pouuant plus, il s'estoit mis à genoux, & qu'il leur auoit dit, N'importe que ie meure; cette vie est bien peu de chose, c'est le bon-heur du Paradis, que les Iroquois ne me pourront raurir.

Sur l'aube du iour, le Pere ayant changé de route, voulant venir nous trouver en l'Isle où nous estions, se vit arrêté au bord d'une riuere, qui luy trauersoit son chemin. Vn Huron en a fait le rapport; adioustant qu'il le passa dans son canot, au deçà de la riuere; & que pour fuir plus lestement, il s'estoit déchargé de son chapeau, & d'un sac où estoient ses escrits, & d'une couuerture, qui sert à nos Missionnaires de robe & de manteau, de paillasse & de matelats, de lièt, & de tout autre meuble, & mesme de maison, lors qu'ils sont en campagne, n'ayans point pour lors, d'autre abry. Du depuis nous n'auons pû apprendre aucune autre nouuelle du Pere.

Nous ne sommes pas asseurez, comment il sera mort, & s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis, qui en effect tuerent sur le mesme chemin, vne trentaine de personnes. Ou plustost que s'estant esgaré dans les bois, il y

58 *Relation de la Nouvelle France,*
soit mort, partie de faim, partie de froid,
au pied de quelque arbre, où la foiblesse
l'ayt obligé de s'arrester. Mais apres
tout, ce qui nous semble plus probable,
c'est qu'il aura esté tué par ce Huron, le
dernier qui l'ayt veu, autrefois Chre-
stien, & depuis Apostat; lequel pour
ioüyr des despoüilles du Pere, l'aura
assommé, & aura ietté son corps dans la
Riuere. Si nous eussions voulu pour-
suiure cette affaire, ie croy que nous
eussions trouué des preuues conuain-
quantes contre ce meurtrier; Mais dans
ces miseres publiques, nous iugeasmes
plus à propos d'estouffer les soupçons
qu'on pouuoit en auoir; & nous-mes-
mes fermasmes les yeux à ce que nous
estions bien aises qu'on ne vit pas. Ce
nous est assez que Dieu soit seruy.

Le Pere Noël Chabanel nous estoit
venu de la Prouince de Tolose, l'année
1643. ayant esté receu en nostre Com-
pagnie dès l'année 1630. alors aagé seu-
lement de dix-sept ans. Dieu luy auoit
donné vne forte vocation en ces païs,
mais elle ne fut pas sans combat estant
icy, mesme apres les trois, les quatre, &
les cinq ans d'estude, pour apprendre la

langue des Sauvages, il s'y voyoit si peu auancé, qu'à peine pouuoit-il se faire entendre dans les choses les plus communes. Cette mortification n'est pas petite à vn homme qui brusle du desir de la conuersion des Sauvages, & qui d'ailleurs n'auoit iamais manqué ny de memoire, ny d'esprit, qu'il auoit fait assez paroistre, ayant enseigné quelques années, avec satisfaction, la Rhetorique en France. Son humeur, en suite de cela, estoit si esloignée des façons d'agir des Sauvages, qu'il ne pouuoit quasi rien agréer en eux, leur veüe luy estoit onereuse, leur entretien, & tout ce qui venoit de ce costé là. Il ne pouuoit se faire aux viures du País, & la demeure des Missions estoit si violente à toute sa nature, qu'il y auoit des peines extraordinaires, sans aucune consolation; au moins de celles qu'on appelle sensibles, tousiours coucher à plate terre, viure depuis le matin iusqu'au soir dans vn petit enfer de fumée, & dans vn lieu où souuent le matin on se trouue couuert de neiges, qui entrent de tous costez dans les cabanes des Sauvages; où on est remplý de vermine; où tous les sens ont cha-

60 *Relation de la Nouvelle France,*
cun leur tourment, & de nuit, & de iour;
n'auoir iamais que de l'eau toute pure
pour esteindre sa soif, & les meilleurs
metz qu'on y mange pour l'ordinaire,
n'estant que de la cole, faite de farine de
bled d'Inde bouïllie dans l'eau: y trauail-
ler fans cesse, estant tousiours si mal
nourry, & n'auoir pas vn seul moment
de la iournée, auquel on puisse se retirer
en vn lieu, qui ne soit public: n'auoir
point d'autre chambre, d'autre sale, ny
d'autre cabinet, pour faire ses estudes;
non pas mesme aucune autre lumiere,
que celle d'un feu enfumé, entourré en
mesme temps de dix' & de quinze per-
sonnes, & d'enfans de tous aages, qui
crient, qui pleurent, qui y disputent, qui
s'entretiennent de leur mesnage; qui y
font leur cuisine, leur repas, leur trauail,
en vn mot tout ce qui se fait dans la mai-
son. Quand Dieu avec cela retire ses
graces sensibles, & se cache à vne per-
sonne, qui ne respire qu'apres luy; quand
il la laisse en proye à la tristesse, & aux
dégousts, & aux auersions de la Nature:
ce ne sont pas là des espreuues qui soiēt
à la portée d'une vertu commune; & il
faut que l'amour de Dieu soit alors puis-

fant dans vn cœur , pour n'y estre pas estouffé. Ioignez les veuës continuelles des perils , dans lesquels on se trouue à chaque moment , d'estre attaqué d'un Ennemy barbare, qui souuent vous fera souffrir mille morts , auant que d'en mourir d'une seule ; qui n'a que des feux & des flammes, & des cruautéz inouyes. Sans doute qu'il faut vn courage digne des enfans de Dieu , pour ne pas perdre cœur au milieu de cét abandon.

C'à esté dans cét abandon que Dieu a voulu esprouuer les cinq & six années, la fidelité de ce bon Pere. Mais tant s'en faut que le Diable ayt iamais rien gagné sur luy , de ce coste là ; quoy qu'il luy representast chaque iour, Que retournant en France , il y trouuerroit & la ioye, & le repos, & les consolations qu'il y auoit receuës , tout le temps passé de sa vie : qu'il n'y manqueroit pas d'employ plus sortable à son naturel , & dans lequel tant d'ames Saintes pratiquent hautement la vertu de Charité, dans le zele des Ames , & consomment leur vie pour le salut de leur prochain. Iamais pour tout cela, il n'a voulu se détacher de la Croix où Dieu l'auoit mis ; iamais

62 *Relation de la Nouvelle France,*
il n'a demandé d'en sortir. Mais au contraire, pour s'y attacher plus inuiolablement, il s'obligea par vœu d'y demeurer iusques à la mort, afin de mourir en la Croix. Voicy la teneur du vœu qu'il en conçût, & ces propres termes.

*Domine Iesu Christe, qui me Apostolorum
Sanctorum huius Vineæ Huronicæ adiutorem,
licet indignissimum, admirabili dispositione
tuæ paternæ Providentiæ voluisti. Ego, Na-
talis Chabanel, impulsus desiderio seruiendi
Spiritui tuo sancto, in promouendâ barbaro-
rum Huroniæ, ad tuam fidem conuersione:
Voueo, coram sanctissimo Sacramento pre-
tiosi Corporis & Sanguinis tui, Tabernacu-
lo Dei cum hominibus, perpetuam stabili-
tatem in hac Missionis Huronicæ: omnia intel-
ligendo iuxta Societatis, & Superiorum eius
interpretationem, & dispositionem. Obsecro
te igitur, suscipe me in seruum huius Missio-
nis perpetuum, & dignum effice tam excelsæ
ministerio, Amen. Vigesima die Iunii 1647.*

Iesus-Christ mon Sauueur, qui par vne disposition admirable de vostre Paternelle Prouidence, auez voulu que ie fusse Coadjuteur des Saints Apostres de cette vigne des Hurons, quoy que i'en fois tout à fait indigne: Me sen-

Es années 1649. & 1650. 65

tant pousé du desir, de servir aux intentions qu'a sur moy vostre saint Esprit, pour avancer la conuersion à la foy, des barbares de ce pais des Hurons; Moy, Noel Chabanel, estant en la presence du tres-saint Sacrement, de vostre Corps & de vostre Sang precieux, qui est le tabernacle de Dieu avec les hommes : Je fais vœu de perpetuelle stabilité en cette Mission des Hurons ; entendant le tout, selon l'interpretation des Superieurs de la Compagnie, & selon qu'ils voudront disposer de moy. Je vous coniure donc, mon Sauueur, qu'il vous plaise me receuoir pour seruiteur ; perpetuel de cette Mission, & que vous me rendiez digne d'un ministère si sublime. Amen.

Il fit ce vœu le iour du tres-Saint Sacrement, de l'année 1647. & quoy que du depuis ces reuoltes de la Nature ayent tousiours donné de l'exercice à sa vertu ; la grace a tousiours esté la maistresse, & Dieu luy a donné cette persuerance, qu'il desiroit si ardemment.

La derniere fois qu'il se separa d'avec nous, pour aller en la Mission où il est mort ; embrassant, & disant le dernier

64 *Relation de la Nouvelle France,*
adieu, à celuy de nos Peres, qui auoit le
soin de la conduite de son ame ; Mon
cher Pere, luy dit-il, que ce soit tout de
bon cette fois, que ie me donne à Dieu,
& que ie luy appartienne. Mais il profe-
ra ces paroles d'un si bon accent, & d'un
visage si resolu à la vraye sainteté, qu'il
toucha viuement celuy de nos Peres au-
quel il parloit ; lequel ayant trouué à
l'heure mesme, un de ses amys, ne pût
s'empescher de luy dire ; Vrayement ie
viens d'estre touché ! Ce bon Pere vient
de me parler avec l'œil & la voix d'une
victime qui s'immole : Je ne sçay pas ce
que Dieu veut faire, mais ie voy qu'il
fait un grand Saint.

En effet, Dieu le dispoisoit au sacrifi-
ce ; & il luy donnoit à luy-mesme, quel-
que sorte de pacification. Il auoit dit à
un de ses amys ; Je ne sçay ce qu'il y a en
moy, & ce que Dieu veut disposer de
moy : mais ie me sens tout changé en un
point. Je suis fort apprehensif de mon
naturel ; toutefois maintenant que ie
vay au plus grand danger, & qu'il me
semble que la mort n'est pas esloignée,
ie ne sens plus de crainte. Cette dispo-
sition ne vient pas de moy.

Lors

Lors qu'il partit de la Mission de saint Mathias, le iour mesme de sa mort, parlant au Pere qui l'embrassoit. Je vay, dit-il, où l'obeissance me rappelle : mais où ie ne pourray, ou i'obtiendray du Supérieur, qu'il me renuoye dans la Mission qui estoit mon partage, il faut servir Dieu iusqu'à la mort.

On verra dans la lettre suiuite, qu'il a escrit au R. P. Pierre Chabanel son frere Religieux de nostre Compagnie, les sentimens qu'il auoit des souffrances. Peu s'en est fallu, dit-il, dans les apparences humaines, que V. R. n'ait eu vn frere Martyr : mais hélas ! il faut deuant Dieu, vne vertu d'une autre trempe que la mienne pour meriter l'honneur du Martyre : Le R. P. Gabriel Lallemant l'un des trois que nostre Relation dit auoir souffert pour Iesus-Christ, auoit pris ma place au bourg de saint Louys depuis vn mois deuant sa mort, que ie fus enuoié comme plus robuste de corps en vne Mission plus éloignée & plus laborieuse : mais non pas si fertile en Palmes & en Couronnes que celles dont ma lâcheté m'auoit rendu indigne deuant Dieu. Ce sera quand il plaira à la

66 *Relation de la Nouvelle France,*
divine Bonté pourueu que de mon costé
ie tâche de faire, *Martyrem in umbrâ &
Martyrium sine sanguine.* Les rauages des
Iroquois sur ce païs feront peut estre vn
iour le reste par les merites de tant de
Saints, avec lesquels i'ay la consolation
de viure si doucement parmy tant
de tracas & de dangers continuels de la
vie. La Relation me dispensera d'adion-
ster autre chose à la presente, aussi bien
n'ay-ie ny papier ny loisir qu'autant qu'il
en faut pour supplier V. R. & tous nos
Peres de sa Prouince de se souuenir de
moy au saint Autel, comme d'une vi-
ctime destinée peut estre au feu des Iro-
quois, *Vt merear tot Sanctorum patrocinio
Victoriam in tam forti certamine:* Ce sont
ses paroles dignes d'un homme qui n'at-
tendoit que le moment du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la Mission de Saint Matthias.

C'Estoit icy la seconde des Missions,
que nous auions dans la Nation du
Petun. Depuis la mort des deux PP. dont

es années 1649 & 1650. 67

nous auons parlé; la necessité d'ouuiers nous obligea de ne faire plus qu'une Mission, dans toutes ces Montagnes, surchargeant les deux autres Peres, qui y restoient, du soin de ces pauvres Eglises desolées, qui venoient de perdre leurs Pasteurs: & mesme, quelque temps apres, nous nous vismes contrains de ne laisser qu'un seul des deux Peres, pour tout le Christianisme, une maladie suruenue à l'un d'eux, nous ayant obligé de le rappeler en un lieu, où il pût recevoir un peu plus d'assistance.

Dans les grandes fatigues de ces Missions, exposées à tous les malheurs dont la Nature peut auoir plus d'horreur, ce n'est pas une des Croix des moins pesantes, de se voir seul, dans une Eglise dissipée, qui ne faisoit que naître: de se voir accablé dès le matin iusqu'au soir, d'un monde de Catechumenes & de Chrétiens, dont il faut baptizer les uns, entendre les autres en Confession, apprendre à la plus-part les Prières & le Catechisme, & les Mysteres de nostre Foy, solliciter les infideles à ce qui est de leur salut, aller chercher & les uns & les autres, dans des cabanes abandonnées, où la

68 *Relation de la Nouvelle France,*
pauvreté mesme habite, mais ou l'esprit
de la Foy, n'y est pas moins diuin, que
dans les Louures & dans les Palais les
plus superbes de l'Europe.

Quelques Capitaines infideles, ani-
mez contre les progres de la Foy, & cro-
yans qu'elle seule estoit la ruine des païs
qui se font Chrestiens, firent courir vne
calomnie contre nous, afin d'irriter tout
le peuple, & l'animer à la vengeance. On
assemble pour cette effet les plus confi-
derables d'un bourg, dependant de cette
Mission, (c'estoit le bourg de saint Ma-
thieu, dont nos Peres estoient alors ab-
sens :) On publie hautement dans ce
conseil de sedition, qu'un certain Huron
eschapé depuis peu de iours, des mains
des Iroquois plus voisins de Kebec, y
auoit veu de grands coliers de Porcelai-
ne, enuoyez de la part d'Onnontio, (c'est
le nom que donnent les Hurons à Mon-
sieur nostre Gouverneur.) Que cet On-
nontio voulant diuertir les armes des
Iroquois, crainte qu'ils ne se jettassent
sur les François de Montreal, des Trois
Riuieres, & de Kebec; auoit enuoyé ces
presens, & ces coliers de Porcelene, dás le
païs ennemi, afin de les inuiter de cōduir-

re vne armée dans le païs des Hurons; & qu'il leur auoit promis, que les François qui y estoient, trahiroient les Hurons & les Algonquins; faisans mine de se porter avec courage, à leur deffenſe: mais qu'en effet lors qu'on feroit dans le combat, ils ne tueroient perſonne; ayans receu des ordres ſecrets de ſa part, de ne charger leurs armes à feu, ſinon de poudre ſeulement, ſans bale & ſans plomb.

En ſuite de cette calomnie, on nous fait plus noirs que nos robes, on crie aux traîtres & à la trahiſon, on ne parle que de nous maſſacrer, & les boutefeux de cette ſedition, diſent hautement, qu'il faut aſſommer le premier des François qu'on auroit au rencontre.

En effet, nos deux Miſſionnaires, faisans leur courſe, fort peu de iours apres, à ce bourg de leur departement, où ce conſeil ſ'eſtoit tenu: de loin qu'on les eût apperceu, on crie, Au meurtre & au maſſacre: on court aux portes par où ils doivent entrer: on les reçoit avec des crys & des hüées, ſemblables à celles, dont on accueille les priſonniers de guerre, qui ſont deſtinez pour le feu. Nos Peres entrent à leur ordinaire, avec vn viſage

70 *Relation de la Nouvelle France,*
assuré. Qui craint Dieu, ne craint pas les
creatures, & ceux qui ne souhaitent que
de mourir en son service, ne palissent pas
en ces rencontres. Les seditieux s'entre-
parlent, pour voir celuy qui leueroit la
hache, sur ces deux victimes innocentes.
Ils ne jettent sur eux, que des yeux de fu-
reur, & leur cœur ne respire rien que le
sang. Mais Dieu leur lia les mains pour
ce coup. Ces deux bons Peres passent à
trauers cette foule d'impies, sans rece-
voir aucun dommage. Plusieurs qui n'e-
stoient pas de la coniuration, mais qui
n'en pouuoient ignorer les conclusions,
qu'on auoit publiées, se disoient les vns
aux autres : Ne sont-ce pas ceux-cy que
l'on deuoit massacrer ? comment donc
ont-ils trauersé au milieu de leurs enne-
mis, preparez pour le meurtre ? on est
sorty à la foule, pour les tuër, & pas vn
toutesfois n'a fait le coup, que tant de
monde auoit promis de faire.

Dieu ne se contente pas de proteger nos
Peres en ce rencontre : mais pour recom-
penser les fatigues & les dangers de leur
voyage, en la monnoye dont il paye les
journées de ses seruiteurs : en vn seul iour
ils baptizerent dix-sept personnes dans

ce bourg , où ils deuoient trouuer la mort ; & ils y confesserent quantité de Chrestiens.

Le bourg de S. Iean n'auoit pas encore esté pris, ny desolé par les Iroquois , lors que cette sedition arriua: mais ce fut fort peu de iours apres : & nous auons sujet de croire, que la mort du Pere Noël Chabanel, n'a esté qu'un effect de cette coniuration. Veu nommément que le Huron , sur lequel tomba le soupçon de l'assassinat, cōmis en la personne de ce Pere, estoit du bourg de S Mathieu ; & qu'une personne de confiance nous a dit , auoir entendu de sa bouche; qu'il s'estoit vanté d'estre le meurtrier , & d'auoir défait le monde de cette voirie de François, & d'auoir ietté dans la riuiera son cadavre, l'ayant assommé à ses pieds Quoy qu'il en soit, ce n'est pas vn petit bon-heur pour ceux qui vivent en ces contrées, de sçauoir & de voir , que leur vie est entre les mains de tout le monde ; & qu'ils doiuent attendre la mort , autant de la part de ceux mesmes qu'ils recoñoissent pour amis, que d'un Iroquois ennemy.

En vn autre bourg, dependant de cette mesme Mission, nos Peres y auoient eri-

72 *Relation de la Nouvelle France,*
g^e yne petite Chapelle, & ils y auoient
esleué vn clocher, pour y appeller les
Chrestiens, & mettre dans ce nouveau
Christianisme, les exercices de deuotion,
qui estoient desia establis dans les
Eglises plus anciennes. Les infideles entrent
en fureur à la veüë de ces obiets de pieté;
ils contrefont les possédez du Diable, s'ils
ne le sônt en verité; ils rompent tout, & ils
profanent ce lieu de sainteté; ils dérobent
& ils pillent les petits meubles de cette
pauvre Eglise, & tout ce qu'auoiēt les
Peres, qui alors en estoient absens ayans
esté faire leurs visites en des bourgades
plus esloignées. On porte cōme en triomphe
ces dépouilles de la maison de Dieu; on vomit
des imprecations contre ceux qui preschent
sa parole, & on publie hautement qu'ils
meritent la mort.

Ces insolences sont arriuées plus d'une
fois: mais qui a Dieu pour protecteur,
experimente mille fois en vn seul Hyuer,
que le Diable peut bien entrer en rage
contre nous, & qu'il a sujet de le faire,
voyant qu'on luy enleue sa proye; mais
qu'apres tout, Dieu est le maistre, qu'un
seul cheueu ne peut tomber de la teste de
ses seruiteurs, sans sa diuine volonté; &

que la foy ne porte iamais plus de fruits, que lors qu'elle est dauantage persecutée. Il falloit que le nombre des Eslus de Dieu fut accompli en toutes ces contrées, auant que leur desolation arriuaſt qui eſtoit ſi prochaine.

Vn pauvre, mais excellent Chreſtien de cette Miſſion, eſtoit tombé entre les mains des ennemis, & n'attendoit rien que le feu pour ſon ſupplice. Il eût recours à Dieu dans ſa neceſſité. Mon Dieu, dit-il, ie croy de tout mon cœur, que vous ſeul eſtes le maïſtre de nos vies : ſi vous voulez, i'eſprouueray dès auourd'huy, que ma foy m'aura déliuré de la mort, qui ſans voſtre ſecours m'eſt tout à fait inéuitable. Choeſe eſtrange! ce pauvre homme fut déliuré à l'heure meſme de ſa captiuité, l'Iroquois qui venoit de le prendre captif, l'ayant renuoyé, ſans ſçauoir pourquoy. Ce Chreſtien ſe nomme Pierre Outouré.

CHAPITRE VI.

De la Miſſion de ſainct Charles.

QVelques Hurons, de ceux qui l'an paſſé, craignans le feu des Iro-

74 *Relation de la Nouvelle France,*

quois, auoient quitté leur païs, & s'esloignoient de nous, pour fuir encore plus loin, ce cruel ennemy : estans arriuez en vn lieu qu'ils iugerent assez propre pour s'y habiter, s'y arresterent & y bastirent leurs cabanes, à dessein de s'y fortifier, & d'y faire vn nouveau païs. Deux de nos Missionnaires, l'un de langue Algonquine, & l'autre qui parle Huron, ayans parcouru tout l'Esté, les costes de nostre mer douce, pour le secours spirituel tant des Hurons, qui alors y estoient dispersez, que des peuples Algonquins, nous représenterét à leur retour, qu'il seroit à la gloire de Dieu, que quelqu'un de nous hyuernaist en ce lieu, où plus de monde deuoit se rassembler. Nous y destinâmes donc vn de nos Peres, de la langue Huronne, qui nous quitta au mois d'Octobre.

Lors qu'il fut arriué en cette nouvelle habitation, quelques Chrestiens le receurent chez eux, avec vne charité qui n'eût rien de sauage. La premiere chose qu'ils firent, fut de dresser de quelques écorces d'arbres, vne Chapelle, riche dans sa pauvreté, où depuis le matin iusqu'au soir, Dieu ne laissoit pas d'estre adoré, au milieu de ces vastes forests, où iamais il n'auoit receu cét hommage.

Plusieurs qui n'estoient pas Chrestiens, se rendirent aussi-tost aux instructions qu'on leur donna. Quelques autres accusoient la Foy, d'estre vne chose mauuaise, & ne vouloient pas y entédre: disans que iamais leur país n'auoit esté si affligé, que lors qu'on auoit cōmencé tout de bon, à quitter leurs anciēnes superstitiōs, & à recevoir le Baptesme. Ces gēs-là estoiet les plus riches, & les plus à leur aise, il falloit que Dieu les humiliast, pour les sauuer.

En effect, cōme ils n'auoiēt quasi aucune prouision de bled, & que le plus fort de leur esperāce estoit sur la péche, qui toutes les années est tres-abondante en ce lieu là, pendant l'Hyuer; iamais elle ne s'y est veuë si malheureuse que celle-cy. Ils font des trous dans la glace, espaisse de deux & de trois pieds: au deffous de laquelle ayans trouué l'eau viue, ils iettent leurs rets, où d'ordinaire on puise quantité de poisson, qui accourt à ces ouuertes. Mais cēt Hyuer ils ne trouuoient dās leurs filets aucun poisson, dix ou douze petits harācs, qui quelquefois s'y rencontroient, estoit vne manne du Ciel, à ces pauures gens, qui mouroient de faim. Ils se virēt bien-tost au bout de leurs pe-

76 *Relation de la Nouvelle France,*
tites provisions: sans bled, sans gland, &
sans legumes. D'aucuns alloient peler les
arbres, & faisoient bouillir les escorces,
pour les rendre mangeables: d'autres vi-
uoient d'une certaine mousse, qui s'atta-
che aux rochers, & d'une espece de ton-
dre, qui pourry dedans l'eau, s'humecte,
& se renfle comme une éponge. Une fois
chaque iour, on faisoit cuire d'as une grâ-
de chaudiere, un petit morceau de pois-
son enfumé, qui rendoit un bouillô amer,
dont un chacun beuvoit abondamment,
afin de se remplir, & d'estouffer sa faim
par ces lauaces d'eau.

Ce bon Pere, se vit enfin reduit à cette
vie, l'espace de cinquante iours: qui apres
tout luy estoient des iours bien-heu-
reux; qui le faisoient benir Dieu, voyant
que cette misere publique, abbatoit la
superbe de ceux qui du commencement
n'auoient pas voulu l'escouter. Ils ve-
noient comme des moutons, & deman-
doient le saint Baptême; non pas dans
l'attente d'aucun secours, qu'ils pussent
esperer, d'un homme qu'ils voyoient
dans la famine aussi bien qu'eux: mais à
cause qu'ils admiroient que son courage
n'en fust pas abbatu: qu'il estoit leur con-

solation, dans la veuë qu'il leur donnoit alors, d'un bon-heur eternel, exempt de toutes ces miseres. Il faut bien, disoient-ils, que ce qu'il nous presche soit vray, puis qu'il ne craint pas de mourir avec nous, & de faim, & de froid; & qu'il nous enseigne le mesme dans nostre Pauvreté, qu'il faisoit lors qu'il estoit plus à son aise.

Sur la fin de l'Hyuer, ces pauvres familles, se voyans mourir tous vifs dans ces miseres; se dissipèrent çà & là. Vne partie vinrent nous trouver en l'Isle où nous estions, y esperans plus de secours. Le Pere les y accompagna; & apres six grandes journées d'un chemin tres-pénible, sur les glaces, de cette mer alors glacée, il arriua heureusement en cette maison.

Vn autre de nos Peres, qui avoit hyuerné en la Mission de Saint Pierre, encore plus esloignée, n'eût pas moins à souffrir, dans les mesmes miseres, qui partout ont consommé ces peuples, & dont partout Dieu a tiré sa gloire, disposant toutes ces ames pour le Ciel, par des voyes adorables.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Cette Mission estoit pour les Nations de la langue Algonquine, qui n'ont point de demeure asseurée, aussi peu que les poissons, de la pesche desquels ils vivent, sur les costes du grand Lac, qu'ils habitent, tantost en vn lieu, & tantost en vn autre, selon les diuerses saisons de l'année; ou selon que les craintes des Iroquois les obligent de s'esloigner plus loin, du peril qui les menace chaque iour. C'est à dire que nos Peres qui ont eu le soin de cette mission, y ont mené vne vie errante, avec ces peuples errans, & ont esté quasi tousiours dessus les eaux, ou sur quelques rochers affreux, battus des flots & des tempestes. Mais partout, Dieu s'y est fait connoistre; n'estant pas moins le Dieu des Mers, que le Dieu de la terre. Quantité de ces nations errantes, ont pris feu depuis vn an aux paroles de l'Euangile: quantité se sont faits Chrestiens, & ont receu le saint Baptesme: mesme leurs Capitaines, qui iamais n'auoient voulu se faire instruire. Voicy ce que

m'en escriuoit le Pere qui cét Hyuer auoit le soin de cette Mission. Je benis Dieu, dit-il, de l'affiduité de ces bonnes gens à venir prier Dieu : j'admire leur innocence, & le desinteressement du temporel ; eux ne me demandans rien ; & moy n'ayant rien dequoy leur donner.

Les barbares ne sont pas si barbares qu'on les croit en France, ou pour mieux dire, il faut aduoüer que la foy dompte la barbarie, & qu'elle donne vn cœur Chrestien, à des gens qui n'auoient que des cœurs de beste.

Il estoit temps que Dieu leur donnast cét esprit de foy : car le Printemps estant venu, les Iroquois partys de deux cents lieues de là, surprirent vne partie de ces bons Neophytes, dans le lieu qu'ils estimoient le plus affeuré pour leur vie. Ils entraînerent dans la Captiuité, hommes, femmes, & enfans ; sans pardonner à cét aage innocent, qu'ils brusloient au milieu des flammes, avec des cruautés inconceuables. Les voyes de Dieu sont adorables : il laisse prosperer les ennemis de son saint Nom ; en mesme téps qu'il abandonne à toutes les miseres, ceux qui commencent à l'adorer. Qu'il en soit beny à iamais.

C H A P I T R E V I I I .

De la desolation du pais des Hurons, au Printemps de l'année 1650.

NOus auions passé tout l'Hyuer , dans les extremitez d'une famine qui a regné par toutes ces côtrées, & qui partout a enleué vn tres-grand nombre de Chrestiens, continuant tousiours ses rauages, & iettant le desespoir partout. La faim est vn tyran inexorable, qui iamais ne dit c'est assez, qui iamais ne donne de treues; qui deuore tout ce qu'on luy donne; & si on manque à le payer, il se repaist du sang humain, il vous déchire les entrailles, sans qu'on puisse euites sa rage, ny se soustraire de sa veüe, tout auetgle qu'il est. Mais le Printéps estant venu, les Iroquois nous furent encore plus cruels: & ce sont eux qui vrayement ont ruiné toutes nos esperances, & qui ont fait vn lieu d'horreur, vne terre de sang & de carnage, vn theatre de cruauté, & vn sepulchre de carcasses décharnées par les langueurs d'une longue famine, d'un pais de benediction, d'une terre de Sainteté, & d'un lieu qui n'auoit plus rien de barbare, depuis que le sang
des

respandu pour son amour auoit rendu tout son peuple Chrestien.

Nos pauvres Hurons affamez furent contrains de se separer d'auec nous, au commencement du mois de Mars, pour aller chercher quelque gland au sommet des montagnes qui se découuroient de leurs neges; ou pour aller à quelques pesches, en des lieux plus exposez au Soleil du Midy, ou les glaces se fondēt pluſtoſt. Ils eſperoient en ces lieux eſcartez, de trouuer quelque petit ſoulagement à la famine, qui les faiſoit mourir tout viſs, comme vn ennemy trop domeſtique renfermé dans leurs propres maiſons, & qui s'eſtoit rendu le maiſtre de la place. Mais ils craignoient en meſme temps, de trouuer vne mort plus cruelle, & de tomber dans les feux & les flammes des Iroquois, allans ainſi chercher leur vie. Ils ſe cōfeſſent auāt que de partir, ils redoublēt leurs deuotions d'autant plus que leurs miſeres ſ'augmentēt: pluſieurs ſe cōmunient pour ſe diſpoſer à la mort; iamais leur foy ne fut plus viue, & l'eſperance du Paradis ne leur parut iamais plus douce, que dans ce deſeſpoir & cēt abandon de leur vie. Ils diuiſent leurs troupes; afin

82 *Relation de la Nouvelle France,*

que si les vns tomboient entre les mains de l'ennemy les autres pûssent eschaper.

Le grand Lac, qui entouroit nostre Isle de Saint Ioseph, n'estoit alors rien qu'une crouste de glaces, espaiſſes de deux & de trois pieds. A peine ces bons Chrestiens nous quittoient ils de veuë, que ces glaces fondent sous leurs pieds: d'aucuns se noyent dans ces abyſmes, & y trouuerët leur tombeau; les autres s'en retirët plus heureusement quoy que transis d'un froid mortel. Ce fut une mort bien cruelle, a de pauvres vieillars, à des femmes & à des enfans, de rendre l'ame sur ces neiges, sans aide & sans secours: mais non pas sans la consolation de celuy, qu'ils adoroient dedans leur cœur, & qui iamais n'y pût mourir.

Une vieille Chrestienne, aagée de soixante ans, ayant passé toute la nuit couchée au milieu de ces glaces, y fut trouvée pleine de vie le lendemain matin. On luy demande, qui l'auoit conseruée. Je m'escriois de fois à autres, respôdit elle, *Ie fous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy: en mesme temps ie me sentoie toute eschauffée. le froid me saisissant à quelque temps de là, ie recommençois ma priere,

& mon corps reprennoit sa chaleur, i'ay passé toute la nuit en cette sorte, & i'attendois la mort avec plaisir. Cette pauvre femme, ne sçauoit rien que ces deux mots de toutes ses prieres, elle en réchappa pour lors: mais du depuis elle est tombée entre les mains des ennemis, & y trouua la fin de ses miseres.

Nos pauvres fameliques cōmençoient à iouir des douceurs de leur pesche, qu'ils trouuerent assez abondante: mais leur ioye deuoit estre plus pour le Ciel, que pour la terre. Le iour de l'Annonciation, vingt-cinquiesme de Mars, vne armée d'Iroquois ayans marché prez de deux-cents lieuës de païs, à trauers les glaces & les neges, trauerfans les montagnes & les forests pleines d'horreur; surprirent au commencement de la nuit, le camp de nos Chrestiens, & en firent vne cruelle boucherie. Il sembloit que le Ciel conduisit toutes leurs demarches, & qu'ils eussent vn Ange pour guide: car ils diuiserent leurs troupes avec tant de bon-heur, qu'ils trouuerent en moins de deux iours, toutes les bandes de nos Chrestiens, qui estoient dispersées çà & là, esloignées les vnes des autres, de six,

84 *Relation de la Nouvelle France,*
sept, & huit lieuës. Cent personnes en vn
lieu; en vn autre cinquante : & mesme il
y auoit quelques familles solitaires, qui
s'estoient escartées en des lieux moins
connus, & hors de tout chemin. Chose
estrange ! de tout ce monde dissipé, vn
seul homme s'eschapa, qui vint nous en
apporter les nouuelles : comme il arriua
autrefois à ce prodige de Patience, au-
quel il ne restoit dedans ses pertes; sinon
vn triste messager, qui venoit hors d'ha-
lene, luy en donner aduis, & luy rendre
son mal-heur plus sensible.

Ma plume n'a plus d'ancre, pour expri-
mer la rage des Iroquois, en ces rencon-
tres, elle à horreur de représenter si sou-
uent des spectacles de cruauté, auxquels
nos yeux ne peuuent pas s'appriuoiser,
aussi peu que nos sens; qui iamais ne sont
insensibles à l'excez de tous ces tour-
mens de fureur. Nostre vnique consola-
tion, c'est que ces supplices d'horreur,
trouuent la fin avec nos vies, & que Dieu
les couronnera d'un bon-heur qui n'a
point de fin.

Du depuis, les malheurs nous ont ac-
cueilly à la foule, à peine les Chrestiens,
qui restoit dans le bourg Saint Ioseph,

es années 1649. & 1650. 85

auoient respiré quelques iours ; pour releuer leurs esperances , apres vn coup si rude , qui les auoit tous abbatu. Ils tremblent dans la crainte des flammes , & de la cruauté des Iroquois : mais vn mal qu'ils n'enuisagent que de loin , leur paroist moins terrible , que la douleur presente , d'vne famine insupportable , qui les portoit iusques aux rebuts de la nature , & les faisoit deuorer des carcasses pourries ; la Mere n'auoit point d'horreur d'assouuir sa faim enragée du corps de son enfant ; & les enfans ne pardonnoient pas au corps de leur Pere.

La faim, dit-on, fait sortir les loups hors du bois. Nos Hurons fameliques, sont aussi contrains de sortir hors d'un bourg, qui n'estoit remply que d'horreur. C'estoit sur la fin de Carefme. Helas ! que ces pauures Chrestiens eussent esté trop heureux, s'ils eussent eü dequoy le ieufner, au gland & à l'eau. Le iour de Pasque, nous leur fismes faire vne communion generale : le lendemain, ils se separerent d'avec nous : nous laissant tous leurs petits meubles : dont la pluspart declarerent publiquement qu'ils nous faisoient leurs heritiers ; voyans bien que leur

86 *Relation de la Nouvelle France,*
mort n'estoit pas esloignée, & qu'ils la
portoient dans leur sein.

En effect, peu de iours s'escoulent,
que nous apprenons les nouvelles du
malheur que nous auïos preueu. Ce pau-
vre troupeau dissipé tombe dans les em-
busches de nos ennemis Iroquois : les
vns sont tuez sur la place ; on traîne les
autres captifs ; on brulle les femmes & les
enfans. quelques vns s'échaperent du mi-
lieu de ces flammes, qui apportent l'es-
froy & la terreur par tout.

Huit iours apres, vn semblable mal-
heur accueille encore vne autre bande.
Ce ne sont que massacres en quelque
lieu qu'ils aillent. Par tout la famine les
suit ; où ils rencontrent vn ennemy, plus
cruel que la cruauté mesme : & pour com-
ble d'une misere sans ressource, ils appren-
nent que deux puissantes armées sont en
chemin, pour les venir exterminer : que
la premiere vient à dessein de faire le dé-
gast dans leurs champs, d'arracher leurs
bleds d'Inde, & de desoler la campagne ;
que la seconde armée doit moissonner
tout ce qui auroit eschapé la fureur des
premiers. Ce n'est que desespoir par tout.

Dans le plus fort de toutes ces alarmes,

deux anciens Capitaines viennent me
trouver en secret, & me firent cette ha-
rangue. Mon frere, me dirêt-ils, tes yeux
te trompent lors que tu nous regarde : tu
croy voir des hommes viuans; & nous ne
sommes que des spectres, & des ames de
trespassez. Cette terre que tu foule aux
pieds vas s'entr'ouurir, pour nous abîmer
avec toy ; afin que nous soyons au lieu
qui nous est deu parmy les morts. Il faut
que tu sçache, mon frere, que cette nuit
dans vn conseil, on a pris la resolution
d'abandonner cette Isle. La pluspart ont
dessein de se retirer dans les bois, afin de
viure solitaires, & qu'homme du monde
ne sçachant où ils sont, l'ennemy n'en
puisse auoir la connoissance : Quelques-
vns font estat de reculer à six grandes
journées d'icy : les autres prennent leur
route vers les peuples d'Andastoé, allies
de la nouvelle Suede : d'autres disent
tout haut, qu'ils vont mener leurs fem-
mes & leurs enfans, pour se ietter entre
les bras de l'ennemy ; où ils ont vn grand
nombre de leurs parens, qui les desirent,
& qui leur donnent aduis, qu'ils ayent à
se sauuer au plustost. d'vn pais desolé, s'ils
ne veulent perir deffous ses ruines: Mon

88 *Relation de la Nouvelle France,*
frère, adioussient-ils, que feras-tu solitaire en cette Île, lors que tout le monde t'aura quitté ? es-tu venu icy pour cultiver la terre ? veux tu enseigner à des arbres ? ces Lacs, & ces Riuieres, ont elles des oreilles pour escouter tes instructions ? pourrois tu suivre tout ce monde, qui se va dissiper ? la plupart trouueront la mort, où ils esperent trouuer la vie : quand tu aurois cent corps, pour te diuiser en cent lieux, tu ne pourrois pas y suffire, tu leur serois à charge, & tu leur serois en horreur : La famine les suiura par tout, & la guerre les trouuerra.

Mon frere, prend courage, m'adiousterent ces Capitaines. Toy seul, nous peux dōner la vie, si tu veux faire vn coup hardy. Choisis vn lieu, où tu puisse nous rassembler, & empesche cette dissipatiō, jette les yeux du costé de Quebec, pour y transporter les restes de ce pais perdu, n'attēs pas que la famine, & que la guerre, ayēt massacrē iusques au dernier, tu nous porte dedās tes mains, & dans ton cœur. La mort t'en a rauy plus de dix mille. Si tu differe dauantage il n'en restera plus vn seul. & alors tu aurois le regret de n'a-

voir pas sauué ceux que tu aurois pû retirer du danger, & qui t'en ouurent les moyens. Situ escoute nos desirs, nous ferons vne Eglise à l'abry du fort de Kebec : nostre foy n'y serapas esteinte : les exemples des Algonquins & des François nous tiendront en nostre deuoir : leur charité soulagera vne partie de nos miseres : & au moins y trouuerons-nous quelquefois quelque morceau de pain pour nos petits enfans, qui depuis si long temps, n'ont que du gland, & des racines ameres, pour soustenir leur vie. Apres tout, deussions-nous mourir avec eux, la mort nous y sera plus douce, qu'au milieu des forests, où personne ne nous assisteroit à bien mourir, & où nous craignons que nostre foy ne s'affoiblisse avec le temps, quelque resolution que nous ayons de la cherir plus que nos vies.

Ayant entendu le discours de ces Capitaines, i'en fis le rapport à nos Peres. L'affaire estoit trop importante, pour la conclure en peu de iours. Nous redoublons nos deuotions ; nous consultons ensemble ; mais plus encore avec Dieu ; nous faisons des prieres de quarantes heures, pour reconnoistre ses saintes vo-

90 *Relation de la Nouvelle France,*
lentez. Nous examinons cette affaire, quinze, seize & vingt fois. Il nous semble de plus en plus que Dieu auoit parlé par la bouche de ces Capitaines. Car nous voyons qu'il estoit vray, que tout le pais des Hurons, n'estoit plus qu'une terre d'horreur, & un lieu de massacre. En quelque endroit que nous iettassions nostre veüe, nous estions conuaincus, que la famine d'un costé, & la Guerre d'un autre, acheueroient d'exterminer ce peu qui restoit de Chrestiens. Mais si nous les pouuions mener à l'abry du fort de nos François, de Montreal, des trois Riuieres, ou de Quebec; nous iugions qu'en effet ce seroit là l'ynique lieu de leur refuge que les secours que nous pourrions leur rendre, y seroient plus puissans, & que leur foy y seroit plus en assurance: en un mot, que Dieu y seroit plus glorifié.

Ce fut un sentiment si general de tous nos Peres, que ie ne pû y resister, estant d'ailleurs bien assuré que leur cœur estoit tellement attaché aux croix & aux souffrances, qu'ils cherissoient dans cette heureuse Mission; que chose au monde ne les eust pû détacher sinon l'ynique

veuë de la plus grande gloire de Dieu.

L'ennemy cependant continuë tous-jours ses massacres ; la famine va nous depeuplant, si nous ne hastons nostre re-traicte nous sauuerons moins de Chrestiens. Le dessein en ayant esté pris à loisir, l'exécution en deuoit estre prompte; crainte que l'Iroquois n'entendant ces nouuelles, n'allast nous rendre des embusches, pour nous arrester au passage.

Ce ne fut pas sans larmes que nous quittasmes ce païs, qui possedoit nos cœurs, qui arrestoit nos esperances, & qui estant desia rougy du sang glorieux de nos freres, nous promettoit vn semblable bon-heur, nous ouuroit le chemin du Ciel, & la porte du Paradis. Mais quoy ! il faut s'oublier de soy-mesme, & quitter Dieu, pour Dieu, ie veux dire, qu'il merite luy seul d'estre seruy, sans la veuë de nos interests, fussent ils les plus Saints que nous puissions auoir au monde.

Dans ces regrets, ce nous fut vne consolation, d'emmener avec nous de pauures familles Chrestiennes ; environ trois cents ames ; tristes reliques d'une nation autrefois si peuplée ; que les mi-

92 *Relation de la Nouvelle France,*

feres ont accueilly, au temps qu'elle a esté la plus fidele a Dieu. Le Ciel y auoit ses escluz ; il s'est peuplé de nos despoüilles, en depeuplant la terre : & ce nous est assez, pour nous contenter dans nos pertes, de voir que ceux qui sont restez avec nous ; ayans perdu leurs biens, leurs parens, leur patrie, n'ayent pas perdu leur foy. Plus de trois mille auoient depuis vn an receu le Saint Baptesme, qu'eussions-nous pû plus saintement leur souhaitter, sinon qu'ils emportassent dans le Ciel leur innocence baptismale? Dieu leur a fait cette grace, plustost qu'ils ne s'y attendoient, pourrions-nous bien nous plaindre, qu'il leur ayt hasté ses faueurs? puisque nous-mesmes nous nous fussions estimez trop heureux, de mourir en leur compagnie pour iouir du mesme bon-heur.

Par les chemins, qui sont d'environ trois cents lieues, nous auons marché sur nos gardes, comme dans vne terre ennemie: n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne soit à craindre, & où nous n'ayons veu des restes de sa cruauté, ou des marques de sa perfidie. D'vn costé nous enuifagions des campagnes, ou il

n'y a pas dix années , que i'y comptois les huit & dix milles hommes : de tout celà , il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre , nous costoyions des terres , nouuellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'une autre part vous eussiez veu des pistes encor toutes fraisches , de ceux qu'on auoit emmenez captifs. Vn peu plus loin ; il n'y auoit que des carcasses de cabanes , abandonnées à la fureur de l'ennemy , ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois , & s'estans condamnez à n'auoir plus d'autre demeure qu'un perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens peuples de la langue Algonquine , auoient esté tout nouuellement massacrez dans leur lac , de quarante lieuës de contour : lequel autrefois i'auois veu habité quasi tout le long de ses costes , & lequel maintenant n'est plus rien qu'une solitude. Vne iournée plus en deçà nous trouuâmes vne forteresse , où les Iroquois auoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. A quelques lieuës de là , nous en trouuâmes encore vne autre. Par tout , nous marchions sur les mesmes démarches de nos plus cruels ennemis.

94 *Relation de la Nouvelle France,*

Au milieu du chemin, nous eusmes vne alarme assez viue, vne troupe d'environ quarâte François, & de quelques Hurôs, qui auoient hyuerné à Kebec, & qui mōtoient cette grande riuere, apperceurent quelques pistes de nos decouureurs, & creurēt que c'estoit l'ennemy: En mesme temps nostre auant-garde eūt aussi connoissance des pistes de ceux qui venoient de nous decouurir. Les vns & les autres estans retournez sur leurs pas, chacun se prepare au combat: mais estans venus aux approches, nos alarmes furent bien-tost changées en ioye.

Ces François que nous eusmes au rencontre, auoient fait prise depuis fort peu de iours, de quelques Iroquois, qui auoient voulu les surprendre, & qui eussent fait vn coup aussi heureux qu'il estoit remply de courage, s'ils se fussent assez promptement retirez apres leur premiere descharge. Ils n'estoient que dix Iroquois, qui auoient hyuerné enuiron soixante lieuës au dessus des Trois Riuieres, où ils ne viuoient que de chasse; attendās au Prin-tēps quelque bande, ou de François, ou de Hurons qui passeroient par là. Ces ennemis ayans apperceu sur le soir,

la fumée du feu de nos François, qui s'estoient cabanez enuiron vne lieuë proche de leurs embusches, viennent de nuit les reconnoistre, & ils eurent bien l'assurance, dix qu'ils estoient, d'en attaquer soixante. Il est vray qu'ils se glisserent à la faueur d'une nuit obscure, & qu'ils prirent leur route avec tant de bonheur, qu'ils ne furent pas apperceus des sentinelles, sinon lors qu'ils estoient desia dedans le camp, & qu'ils déchargerent les coups de mort sur les premiers qu'ils rencontrèrent en leur chemin, tout le monde estant endormy.

Il semble que la mort ne cherchoit que les bons Chrestiens, & les colonnes de nostre Eglise Huronne, ils en tuerent sept auant qu'on se fust reconnu, entr'autres vn Capitaine nommé Iean Baptiste Atironta, dont souuent nous auons parlé dans nos Relations precedentes, lequel ayant hyuerné à Kebec cette dernière année, y auoit edifié tout le monde, par l'innocence de sa vie, & par l'exemple de ses vertus.

Le Pere Bressany qui nous ramenoit cette troupe, avec laquelle il estoit descendu des Hurons sur la fin de l'Esté

96 *Relation de la Nouvelle France,*
precedent , se resueille au bruit de ces
meurtres , il voit à ses costez ses compa-
gnons, qui desia auoient receu le coup de
la mort , il crie aux armes , & en mesme
temps il reçoit trois coups de flèche dans
la teste, qui le couurent tout de son sang.
On accourt au secours, six Iroquois fu-
rent tuez sur la place, deux furent pris
captifs ; les deux derniers n'en pouuant
plus laschent le pied , & se sauuent à la
fuite. Voila quels sont nos ennemis, ils
sont sur vous, lors qu'on les croit à deux
cents lieues de là; & au mesme moment
ils s'esuanouissent de vos yeux , si ayans
fait leur coup ils veulent songer à la re-
traicte.

Cette troupe, qui nous eût au rencon-
tre : ayant appris la defroute de tout le
païs des Hurons, prend dessein de retour-
ner dessus ses pas. Nous suiuous donc no-
stre chemin. Helas que ces malheureux
Iroquois ont causé de desolation en tou-
tes ces contrées ! Lorsque ie montois
cette grande Riuiere , il n'y a que treze
ans : ie l'auois veü bordée de quantité
de peuple de la langue Algonquine, qui
ne connoissoient pas vn Dieu : & lesquels
au milieu de l'infidelité s'estimoient les
Dieux

Dieux de la terre : voyans que rien ne leur manquoit , dans l'abondance de leurs pesches , de leurs chasses , & du commerce qu'ils auoient avec leurs nations alliées : & avec celà , ils estoient la terreur de leurs ennemis. Depuis que la foy est entrée dans leur cœur , & qu'ils ont adoré la Croix de Iesus-Christ ; il leur a donné pour partage vne partie de cette Croix vrayment pesante: les ayât mis en proye aux miseres,aux tourmens, & à des morts cruelles, en vn mot , c'est vn peuple effacé de dessus la terre. Notre vnique consolation , c'est qu'estans morts Chrestiens, ils sont entrez dans le partage des veritables enfans de Dieu.
Flagellat Deus omnem filium quem recipit.

CHAPITRE IX.

De l'establissement de la Colonie Huronne , à Kebec.

A Pres enuiron cinquante iournées; d'vn chemin tres penible; dans lequel nous fismes quantité de naufrages; plusieurs de nous estans tombez dans

98 *Relation de la Nouvelle France,*
des precipices affreux, & dans le milieu
des abismes; d'où Dieu nous retiroit d'une
main amoureuse, contre nos esperances :
enfin nous arriuâmes à Kebec, le
vint-huitiesme de Iuillet.

Nous auions seiourné deux iours a
Montreal, où nous y fûmes receus avec
vn cœur de Charité vraiment Chre-
stienne. C'est vn lieu auantageux pour
l'habitation des Sauvages. Mais cette
place estant frontiere à l'Iroquois, que
nos Hurons fuyent plus que la mort
mesme : ils ne pûrent pas se resoudre y
commencer leur Colonie. Si l'Iroquois
pouuoit estre arresté : cette Isle seroit
bien-tost toute peuplée : & mesme ie ne
suis pas hors d'esperance, qu'auant l'Hy-
uer quelques familles de ces bons Chre-
stiens fugitifs, n'y aillent faire leur de-
meure.

C'est la coustume de ces Peuples, mes-
me des Infideles, lors qu'une nation se
refugie dans quelque pais estranger; que
ceux qui les reçoient les distribuent in-
continent dans diuerfes maisons, où
non seulement on leur donne le giste,
mais aussi les neecessitez de la vie, avec
vne Charité qui n'a rien de barbare : &

ès années 1649. & 1650. 99

qui vn iour fera honte à quantité de peuples, qui sont nez dans le Christianisme. J'ay veu dans les Hurons pratiquer tres-souuent cette hospitalité : autant de fois que nous y auons veü des nations desolées , des bourgs ruinez , & quelque peuple fugitif, sept & huit cent personnes trouuoient dès leur abord, des hostes charitables, qui leur tendoient les bras, qui les secouroient avec ioye , & qui mesme leur distribuoient vne partie des terres desia ensemencées, afin qu'ils püssent viure, quoy qu'en vn pais estrange, comme dans leur Patrie.

Nos Hurons se promettoient au moins, vne partie de cét accueil, estans arriuez à Kebec Les Religieuses Hospitalieres ouurirent incontinent & leur cœur, & leurs mains, & le sein de leur Charité : non seulement pour les malades : mais aussi pour quelques vnes de ces pauvres familles, que la famine poursuiuoit. Les Ursulines pareillement, avec leur bonne fondatrice, Madame de la Peltrie, ont entrepris en ce rencontre, au dessus de leurs forces : mais non pas au dessus de leur confiance qu'elles ont en Dieu, elles se charge-

160 *Relation de la Nouvelle France*,
rent incontinent d'une famille tres-
nombreuse : la premiere qui dans le pais
des Hurons ayt embrassé la foy. Leur se-
minaire fut ouvert a de petites filles,
qui accrourent leur nombre, & le zele
de ces bonnes Meres, ne trouvant point
quasi de bornes, leurs classes s'ouvrirent
aussi à quantité d'externes ; qu'elles in-
struisent du Catechisme, en langue Hu-
ronne : & ausquelles elles donnent à
manger : estendant ainsi leurs Charités
en mesme temps & sur les corps, & sur
les ames. Trois ou quatre personnes
des plus considerables, se sont chargez
aussi, chacun du soin d'une famille. Mais
apres tout, il est resté plus de deux cents
de ces pauvres Chrestiens, qui n'ont peu
trouver aucun secours, dans la famine
qui les presse, & qui les suit par tout.

Je prie Nostre Seigneur de donner les
veritables sentimens d'une charité vraye-
ment Chrestienne, à tous ceux qui ont
une si riche occasion de la pratiquer. En
attendant qu'on puisse faire davantage :
& quoy qu'il couste, nous tascherons
comme leurs Peres, de subvenir à leurs
necessitez. Par les chemins, nous les
avons nourris, dans leur propre pais ;

Dieu nous fournissoit les moyens de soulager vne partie de leurs miseres. Nous auons respandu pour eux nostre sang & nos vies, pourrions nous apres cela leur refuser ce qui est hors de nous, qui puisse estre en nostre pouuoir? Ils viennent tous les iours querir chez nous, la portion qu'on leur distribuë, ils se font bastys eux-mesmes leurs cabanes, ils rascheront par leur trauail de chercher quelque partie de leur nourriture. Si apres nous estre espuisiez, nous nous voyons dans l'impuissance de continuer nos charitez, & qu'ils meurent icy de famine, proche de nos François; au moins aurons-nous cette consolation, qu'ils y mourront Chrestiens.

Mais la famine n'est pas le mal qui soit le plus à craindre. C'est la terreur des Iroquois, qui menacent toutes ces contrées, qui font sentir par tout leur barbarie, & qui de plus en plus vont continuans leur rage, non seulement contre les restes des Algonquins & des Hurons: mais tournent maintenant le poids de leur fureur contre nos habitations Françaises.

Il n'y a que fort peu de iours, qu'une

102 *Relation de la Nouvelle France,*
autre bande de vingt-cinq à trente Iro-
quois, eurent bien l'assurance d'atta-
quer en plein iour, proche des Trois
Riuieres, plus de soixante de nos gens,
qui les alloient chercher. Ces mal-heu-
reux sont a demy-corps dans la bouë,
dans des marets, & cachez dans des
ioncs; d'où ils font leur décharge, & où
on ne peut pas les aborder. Se voyans
trop presseés, ils prennent la fuyte, &
s'embarquent dans leurs canots. Nos
gens ne peuuent pas tousiours marcher
de compagnie; plusieurs demeurent en
arriere. Les Iroquois les voyans desu-
nys, tournent visage, & combattent
contre ceux qui sont auanceés des pre-
miers: quand ils voyent qu'on se reünit,
ils reprennent la fuyte avec ordre; &
apres quelque temps, ils reprennent
aussi le combat: en vn mot, ce sont des
Protéés qui changent de face à tout mo-
ment; & on ne doit pas croire qu'ils
soient & sans conduite, & sans courage.

Nous perdîmes en ce rencontre quel-
ques vns de nos meilleurs Soldats: d'au-
tres furent grieuement blesez. Les Iro-
quois se voyans trop viuement presseés,
firent vne retraite, avec vn ordre, qui

n'eût rien de barbare. Aussi, leur conducteur, & le chef de ces ennemis de la foy, estoit vn Hollandois; ou plustost l'abomination d'un peché, & vn monstre produit, d'un Pere Hollandois Heretique, & d'une Payenne.

Iusques à quand Dieu permettra-il qu'on face vne terre d'horreur, d'un païs qui sans ces Barbares ne seroit que benediction. Car n'eust esté leur cruauté, le nom de Dieu auroit penetré bien auât dans vn grand nombre de peuples infideles, qui restent encore à conuertir; La Croix de Iesus-Christ se feroit iour, au milieu des tenebres du Paganisme qui y regne, & le Paradis s'ouuriroit à vn million de pauures Ames, qui n'ont que l'enfer pour partage.

Nous attendons auant l'Hyuer trois cent Chrestiens Hurons, qui viendront accroistre nostre Colonie commencée: six cents hommes de la Nation Neutre, nous ont fait porter la parole, qu'ils viendroient l'Esté prochain, nous demander des armes & du secours, ayans maintenant guerre ouuerte avec les Iroquois, en mesme temps, il faudroit fondre sur cét ennemy de la foy, &

104 *Relation de la Nouvelle France,*
trouver les moyens de leur porter la
guerre dans leur propre pais. En vne an-
née de bon succez ; & apres yn effort ,
digne du zele que tant de saintes Ames
ont pour la conuersion des Sauuages ,
on auroit exterminé cette poignée de
gens, qui ne vivent que pour renuerfer
les ouurages de Dieu.

Après celà , nos esperances reflori-
roient , & la gloire de nos Eglises , seroit
encore plus grande, que n'a esté l'innocence & la sainteté de celles , dont
nous deplorons maintenant les ruines.

Mais puis que nous parlons de l'esta-
blissement d'une Colonie Huronne à
Kebec , mettons en suite quelques
Chapitres des Sauuages circonuoisins ,
affoiblis, en terre par les mesmes enne-
mis, & par les mesmes persecutions, &
& fortifiés pour le Ciel par vne mesme
creance.

CHAPITRE X.

*De l'Eglise de saint Ioseph
à Sillery.*

CETTE Eglise n'a pas esté exempte des calamitez, qui comme vn torrent ont inondé le pauvre país des Hurons. On nous escrit d'Europe, que les malheurs sont si vniuersels, qu'on diroit quasi, que les colomnes de l'Vniuers sont esbranlées. Nous auons cette consolation dans nos miseres, que nostre creance, est bien souuent nostre grand crime, & que la guerre d'vn Estat tout barbare, est quasi changée en vne guerre Saincte. Car la plus part de nos Chrestiens, ne prennent les armes depuis quelque temps, que pour conseruer le Christianisme dans leurs nouuelles Eglises. Or comme les Croix sont le fondement de la Religion, & que Dieu n'a point détruit son Eglise par les persecutions, nous esperons que les guerres, les famines,

106 *Relation de la Nouvelle France,*
& les martyres , qui peuplent l'Eglise
trionphante de nos bons Chrestiens,
n'abîmeront pas ces pauvres Eglises
militantes & souffrantes. Les fleuves
qui se cachent sous terre , ne sont pas
perdus ; ils en sortent avec l'estonne-
ment de ceux qui en ignorent la source
& l'origine : mais entrons en discours.

Vne troupe de Chrestiens de saint
Ioseph, s'estants joints ce Prin-temps
avec quelques Sauvages des Trois Ri-
uieres , & avec quelques Hurons , à des-
sein, comme ils disent d'aller couper les
pieds à quelques-vns de leurs ennemis,
afin d'empescher qu'ils ne les vinssent
troubler dans leurs prieres , rencontre-
rent vn Iroquois en leur chemin , dont
ils se saisirent. Quelques-vns se voulant
contenter de cette proye, leur Capitaine
nommé Iean «tagain», homme grand
& puissant , tres bon Chrestien & fort
vaillant , repartit qu'il falloit approcher
des bourgades Hiroquoises , & tâcher
d'en surprendre quelqu'une : Ils auangent
donc à la sourdine, enuoyant deuant eux
vn Algonquin & vn Huron , pour recon-
noistre si l'ennemy n'est point en campa-
gne. Le Huron fit rencontre d'une troupe,

pe d'Iroquois, se voyant surpris, il fait bonne mine, & pour sauuer sa vie, il cōmit vne lascheté & vne trahison tres-horrible. Voilà qui va bien, que ie vous aye rencontré, dit-il, aux Iroquois, il y a long-temps, mes freres, que ie vous cherchois, ils luy demandent où il alloit, ie m'en vay, dit-il, en mon païs, chercher mes parens & mes amis : le païs des Hurons n'est plus où il estoit, vous l'avez transporté dans le vostre, c'est là où ie m'en allois pour me ioindre à mes parens & à mes compatriotes, qui ne font plus qu'un peuple avec vous. Ie me suis eschappé des ombres qui restent encore d'un peuple qui n'est plus. T'es-tu mis en chemin tout seul, luy demãdent-ils? Non pas, respond-il, j'ay pris l'occasion d'une bande d'Algonquins, qui vous viennent chercher; ie me suis écarté d'eux de tēps en tēps, pour rencontrer quelques vns du païs où ie me vay rendre, afin de les liurer entre leurs mains. Les Iroquois trefaillans d'aïse à cette nouuelle, se rassemblent & s'en vont sous la conduite de ce Iudas, surprēdre nos pauvres Algōquins, qui se fians trop sur leurs espions, ou sur leurs Découureurs, comme ils les nom-

108 *Relation de la Nouvelle France,*
ment, n'attendoient pas vne salue d'arquebuses qui les mit en déroute, plusieurs y perdirent la vie, quelques-vns se sauuerēt à la faueur des bois, vn bon nombre fut mis dans les liens pour estre la curée de ces mâlins, nostre Capitaine Chrestien se battit avec vne generosité, qui donna de l'estonnement à l'ennemy mesme : Les iugemens de Dieu sont pleins d'ahysmes.

Le traistre ayant demeuré quelque tēps avec les Iroquois, eut bien la hardiesse de retourner vers les François & vers les Algonquins, pour tramer, à ce qu'on croit vne autre trahison, sa premiere ayant si bien reüssi sans estre découuerte; mais Dieu qui est iuste, ne permit pas qu'une actiō si noire fut bien long-temps cachée. Les Algonquins qui retournerent de cette défaite plus morts que vifs, ayans déclaré à leurs amis les soupçons qu'ils auoient de ce Huron, on l'interrogea sur ce fait, il parut chanceler, on le presse de dire la verité, enfin il auouē son crime, confessant ingenuēment que l'amour de la vie, & la crainte de la mort, l'auoit iecté dans cette mal-heureuse déloyauté.

Monseigneur le Gouverneur le fit appra-

hender, & après auoir esté conuaincu d'une trahison si noire, il fut condamné à mort, & liuré entre les mains de ses gens mesme, pour en faire l'exécution. On pensa premierement au salut de son ame, & puis on l'attacha au pilory planté deuant le fort des François, ou parut vn Huron armé d'une hache, qui luy dit, tu merite la mort pour auoir trahy nos amis & nos alliez, ; il est vray, respond le coupable, tuez-moy, le Huron luy décharge vn coup de hache sur la teste, qui ne l'assomma pas, il redouble iusques à trois fois, & le met à mort. Voila le payement de sa trahison : mais disons deux mots de nos pauvres Chrestiens conduits au país des feux & des flammes, nous n'en sçauons encor que peu de chose, mais ce peu est bien remarquable.

Deux Hurons captifs, échappés des mains des Iroquois, ayâs veu les horribles tourmens qu'on a fait souffrir à ces pauvres victimes, nous ont comblé de douleur & de ioye. Ils disent, que ces bons Neophytes chantoient les loüanges de Dieu, au milieu des flammes; qu'il sembloit que le Ciel, sur lequel ils iettoient incessâment les yeux, leur dônnoit plus de cõtentemēt

110 *Relation de la Nouvelle France,*
& de plaisir, que les feux ne leur causoient
de douleurs & de tourmens, mais ils exal-
tent sur tout vn nommé Ioseph Onaha-
ré, quelques-vns ont dit qu'il meritoit la
palme du martyre, car en effet, il a souf-
fert pour Iesus-Christ, & voicy cōment.

Ce Jeune homme depuis quelque-
temps, ne regardoit plus les Iroquois
que comme les ennemys de la foy, &
comme les destructeurs de la Religion
Chrestienne. il ne portoit les armes con-
tre eux qu'en veüe de conseruer l'Eglise,
où il auoit pris naissance en Iesus-Christ,
il s'estoit resolu de souffrir & de mourir
constamment pour sa querelle, c'est
pourquoy se voyant pris & garotté, il
luy rendit mille louanges, le remercia
de luy auoir donné la foy & le Baptisme,
pria tout haut en face de tous ses enne-
mis, donna courage à ses camarades, les
exhortant de souffrir les tourmens, qui
leurs estoient préparés, comme des en-
fans de Dieu, à qui le Ciel estoit ouuert.
Les Iroquois luy deffendēt de prier Dieu,
& d'animer ses gens. Il les regarde d'vn
visage assuré, il les voit armés de fer, de
feux, de flâmes, de cousteaux, de haches
toutes rouges, il se moque d'eux & de

leurs tourmens, il continuë sa priere, ce qui iette ces barbares dans vne telle rage qu'ils resolurent de le tourmenter d'une façõ nouvelle, s'il ne cessoit d'inuoquer son Dieu, ils le martyriserent trois iours, & trois nuits durant, & iamaïs ne purent l'empescher de chanter les loüanges de son Seigneur, & de son maistre: ils luy disoient, en se moquant, ce que les Iuifs obiectoient au Fils de Dieu, demande secours à celuy que tu inuoque; dis luy qu'il te vienne déliurer: mais ce Ieune homme, méprisant leur fureur, remercioit Dieu de la grace qu'il luy faisoit d'endurer comme vn Chrestien, & non cõme vn simple Sauvage. Enfin il l'honora iusques au dernier soupir, & ceux qui ont assisté a ces grâdes souffrances, disent qu'ils ne sçauent lequel des deux a paru plus estonnant à leurs yeux, ou la rage, & la grandeur des tourmens, ou la constance & la generosité du Patient. Comme on estoit sur l'impression de ce Chapitre, on a receu vne lettre, apportée par le dernier vaisseau venu de ces contrées, qui parle en ces termes à vn Pere qui en est retourné depuis peu.

Voicy des nouvelles de vostre pauvre Ioseph. Vn Ieune Huron son grand amy,

112 *Relation de la Nouvelle France,*
aiant esté pris avec luy, & receu la vie des
Iroquois, qui luy auoient donné toute
liberté dans leurs Bourgades, s'est sauué,
& nous a rapporté ce qui suit. N'estant
point suspect aux Iroquois qui m'auoient
donné la vie, ie trouuay moien de mon-
ter sur l'echaffaut, où on tourmentoit Io-
seph Onaharé, & de luy parler vn peu de
temps, il me dit ces paroles. Si iamais mô-
cher amy tu retourne au païs des Algô-
quins, assure les que les Iroquois avec
tous leurs tourmens, n'ont peu m'arra-
cher la priere de la bouche, ny la foy de
mon cœur; Dis leur que le suis mort avec
plaisir dans l'esperance d'aller bien tost
au Ciel. En effect adioutoit ce leune Hur-
ron, il ne cessa de prier & de louer Dieu
dans ses tourmens qui durerét trois iours
entiers, & comme cette grande troupe
de Bourreaux le tourmentoient dauan-
tage pource qu'il prioit, luy au lieu
d'arrester ses prieres pour arrester ses
tourmens, les redoubloit dauantage,
leuant souuent les yeux vers le Ciel.
Ce spectacle me comblant de douleur
& me tirant les larmes des yeux. Il
me demanda si i'estois mescontent de
son bon-heur; ne m'attendris point
par

par tes larmes, me disoit-il, car ie t'assure, qu'encor que ie souffre beaucoup en mon corps, mon ame n'est point triste, ce seroit bien pour vn neant que ie m'attristerois, puis que ie suis si proche de la maison de celuy qui a tout fait. Voila, dit le Pere, dont nous auons receu la lettre, ce qu'on nous a raconté de nouveau de ce ieune homme qui vous a esté si cher.

Sortant de Saint Ioseph il fit de soy-mesme, & sans qu'aucun l'instruisit, vne Confession generale depuis son Baptisme, & passant aux Trois riuieres il se confessa & se communia encor avec ses camarades. Dieu le dispoit à vne si sainte & si glorieuse mort.

Ce genereux Athlete estoit natif d'une petite nation Algonquine assez peu esloignée du pays des Hurons. Ayant ouy parler de nostre creance, & voyant que ses compatriotes ne la gouttoient pas; il descendit aux Trois riuieres, & de là il vint iusques à Saint Ioseph à Sillery, où ayant veu la pieté des Chrestiens, il fut touché, se fit instruire, & en suite demanda & obtint le Baptisme. Nous l'auions tenu vn an dans nostre maison, & comme il se faisoit grand il choisit vn tres-bon Chrestien nommé

114 *Relation de la Nouvelle France,*
Charles Ka riskatiftich pour son Pere, qui
le receut & l'adopta comme son fils, & le
maria à vne ieune fille Chrestienne ; il
estoit d'un naturel prompt, vif & hardy,
& si la Foy n'eut esté fortement enracinée
dans son ame, il y a long-temps qu'il au-
roit quitté la demeure & la compagnie
des Chrestiens, veu mesmement que ses
parens firent tous leurs efforts pour le fai-
re retourner en son pays, iusques à luy de-
leguer vn sien cousin que nostre Neophi-
te méprisa, voyant le peu d'amour qu'il
auoit pour la Religion Chrestienne.

Vne année deuant sa mort, estant allé en
guerre avec vne troupe d'Algonquins dôt
le chef n'estoit pas baptisé, cōme ils appro-
choient du pays de leurs ennemis, leur
Capitaine voulut consulter le Demon
pour sçauoir de luy quelle route ils pren-
droient, afin de faire rencontre à leur
auantage : Nostre Ioseph s'y opposa, di-
sant que la Loy de Iesus-Christ ne per-
mettoit aucune communication avec les
mauuais esprits ; mais comme il n'estoit
pas le plus fort, on dresse le Tabernacle, le
Sorcier, ou plustost le Jongleur, y entre, il
l'ébranle, & le fait trembler d'une façon
estrange, il fait ses inuocations, en sorte

que le Demon, ou plustost le charlatan
mesme changeant de voix, & s'adressant
au Chrestien, luy dit d'un ton plein de me-
naces : D'où vient que tu ne veux pas
qu'on me consulte? Tu fais du hardy, & tu
n'es qu'un superbe. Tout le monde trem-
ble à cette voix. Le Chrestien repart sans
s'estonner : Tu veux jeter la peur dedans
mon ame, ie ne crains ny toy, ny tes me-
naces, ny les Iroquois; ie crains & l'hono-
re celuy qui a tout fait, c'est mon Maistre
& le tien; tu n'as de pouuoir qu'autant
qu'il t'en accorde. C'est moi, dit le Demon,
qui ay tout fait. Tu es un imposteur, repli-
que nostre Ioseph, montre tes forces, ie te
deffie, tu voudrois m'ébranler, mais tu n'y
perdras que tes peines. Le Demon de-
meura confus, & nostre Chrestien ne lais-
sa pas de ressentir comme un coup qui luy
fut donné au costé, qui l'empescha trois
iours durant de respirer, ne se mouuant
qu'avec peine, cela le surprit, mais ne l'a-
battit pas, il disoit en son cœur; Il n'importe
quand ie deuerois mourir, ie ne cederay
iamais au Manity. Enfin s'estant fortemēt
recommandé à Dieu, le mal le quitta en
un instant comme il l'auoit pris en un
moment.

Quelqu'un de ses camarades voyant qu'il ne plioit point nonobstât fa douleur, luy fit ce reproche ; Le suis marry d'auoir entrepris ce voyage avec toy , ie voudrois que nous fussions encor dans les cabanes d'où nous sommes partis , ie n'en sortirois iamais en ta compagnie, puis que tu ne fais pas comme les autres, & que tu n'obeyes point à nostre Capitaine. Hé quoy donc, fit nostre Chrestien, nous sommes-nous mis en campagne pour consulter le Demon? nos parens & nos alliez nous ont-ils dit à nostre depart ; Allez dresser des Tabernacles, & faites reuiure les anciennes superstitions que nous auons quittées? ne nous ont-ils pas recommandé de couper les bras & les jambes à nos ennemis, afin que nous puissions prier Dieu, & que nous puissions estre instruits en repos? Nous cherchons des hommes, & non des Demons, c'est en ce point que j'obeiray, & non pas en vos jongleries.

Comme ils estoient dans certe contrainte, ils appercurent deux Iroquois, ils quittent le combat de la langue, ils partent comme des chevaux d'attache; nostre Iroquois élue son cour à Dieu, & courant comme la foudre, passa bien-tost ses cama-

rades : les Iroquois se sentans pourfuiuis jettēt leurs robes par terre, & fuiēt la mort plus viste que la tempeste ; mais nostre soldat Chrestien attrappe bien-tost celuy des deux qui auoit moins d'halcine, il luy donna vn grand coup d'espée dans le flanc, & sans s'arrester pourfuiuit son compagnon : mais comme il auoit trop dauantage, il ne le pūt attrapper ; Retournans sur ses pas, il rencontre le sorcier, & luy dit, hé bien ton demon t'auoit-il dit que tu te trouuerois des derniers à la course ? si j'eusse esté femme, il m'auroit fait peur, mais ie ne crains ny toy ny luy, ny tous vos fortileges. Passons outre.

Le mal-heur arriué par la trahison dont nous venons de parler, ne fut pas seul, Charles Ka riskatitsitch, qui auoit adopté pour fils nostre Ioseph, retournant de Tadoussac à Kebec dans vne chaloupe chargée de Chrestiens, fut accueilly d'vne si grande tempeste, qu'il fit naufrage dans le grand fleuve, & pas vn n'en réchappa, ces deux coups de foudres lancez sur la pauvre Eglise de S. Ioseph ont causé vne grandissime desolation. Il faut confesser que la Foy est vn grand appuy, si elle n'eust regné dans les

118 *Relation de la Nouvelle France,*

cœurs des femmes veufues, & des filles orphelines, & des enfans abandonnez, on n'auroit entendu que des cris, & des hurlemens de barbares, & des lamentations de gens desefperez, & on ne vit que des benedictions, & des loüanges; ces pauvres creatures à la verité bien abattuës, mais remplies d'une sainte refignation aux volontez de Dieu, se vindrent ietter aux pieds de nos Autels, les meres prians pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris, & les enfans pour leurs peres. Toutes se confesserent & se communierent pour le soulagement de leurs ames. *Cum occideret eos querebant eum.* Plus Dieu les afflige, & plus ils le cherchent, qu'il soit beny à jamais dans les temps & dans l'éternité.

Nous pourrions rapporter quantité de bons sentimens & de bonnes actions des enfans de ces nouvelles Eglises, mais le peu que nous auons dit, suffira pour exciter ceux qui entendront parler de nostre desolation, de nous secourir au Ciel & en la terre. Ces Eglises sont nées dedans les Croix, elles ont engendré leurs enfans dans les souffrances, dans les persecutions, dans les epidimies, dans les famines; dedans les guerres, elles ne se nourrirent que de lar-

mes & que d'angoisses, elles ne sont quasi plus composées que de veufues, & que d'orphelins, & si ie parlois en Sauuage, ie dirois qu'il ne reste plus que des ombres, que les viuans sont allez au Ciel. Je ne puis apres tout desesperer, la primitiue Eglise estoit remplie de bannis, de gens faits esclaués, de condamnez aux feux, aux rouës, aux mines, aux escuries publiques, & Dieu a tiré de ces bassesses les Tiars & les Mitres, les Sceptres & les Couronnes, qui ne trouueront leur affermissement solide que dans l'establissement du Royaume de I E S V S-CHRIST, Dieu vueille donner la pensée & le zele aux Princes Chrestiens de l'establir en ce nouueau monde.

CHAPITRE XI.

*Des Sauvages des trois Rivieres &
des Atticamegues.*

A Pres le départ des vaisseaux sur la fin de l'année 1648. plusieurs Sauvages de diuerſes nations s'estans rasſemblés aux Trois riuieres , tindrent vn conseil entr'eux , dans lequel ils conclurent que les articles ſuiuans ſeroient ſoigneuſement obſeruez.

1. Qu'on choiſiroit l'vn des plus feruens Chreſtiens de cette nouuelle Eglise, pour ſonder les volontez de tous les Sauvages qui ſe voudroient habituer en cét endroit, touchant leur bonne ou mauuiſe inclination pour la Foy & pour la Priere comme ils parlent.

2. Que tous ceux qui voudroient faire profeſſion du Chriſtianisme , ſe ſoumettroient aux peines qui leurs ſeroient impoſées s'ils contreuenoient aux Loix de Ieſus-Chriſt & de ſon Eglise.

3. Que l'yurognerie ſeroit bannie &

exilée de leurs cabanes, & que si quelqu'un tomboit dans ce crime on le mettroit en prison pour le faire jeûner quelques jours, non pas au pain & à l'eau, mais à l'eau toute pure, sans autre aliment.

4. Que les Apostats, s'il s'en trouvoit aux trois rivières, ou les infidèles endurcis, & rebelles à la Foy ne seroient point protegez dans le fort des François.

En suite de ces conclusions on fonda tous les Sauvages infideles. Ils répondirent qu'ils honnoroient la priere, & qu'ils vouloient prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ; il n'y en eut qu'un seul qui rebusta la proposition qu'on luy fit de se convertir: il y avoit long-temps qu'il frequentoit les Chrestiens, mais le demon luy avoit mis si avant dans la teste qu'il mouroit bien-tost s'il se faisoit baptiser, que la crainte d'une mort temporelle l'a jetté dans un mal-heur eternel; car en fuyant les Hiroquois il est tombé entre leurs mains, & si Dieu ne luy a fait une grace miraculeuse il a passé d'un feu elementaire dans le feu des enfers: on remarqua avec estonnement que tous ceux qui l'accompagnoient se sauverent, & que luy seul & sa famille furent la proye

122 *Relation de la Nouvelle France,*
de ces Anthropophages.

Pour les Chrestiens, leur ferueur fut si grande, que si quelqu'un auoit contreuenu aux ordres susdits, il se venoit presenter luy-mesme pour estre emprisonné ou pour receuoir en public la correction ou le chastiment de sa faute; Dieu veuille que cette ardeur dure long-temps.

Le courage & la force d'un Chrestien en la Foy, nous donnera sujet de parler de la fin assez mal-heureuse de deux sauuaiges: vne escoliade de 25. ou 30. hommes estoient allez en marchandises vers la nation des *utaykotemigek*, ce sont peuples qui ne descendent quasi jamais vers les François, leur langue est meslée de l'Algonquine & de la Montagnese, ces marchans estans munis d'armes, partie pour se deffendre, partie pour en vendre à ces peuples, l'un d'eux voyant que sa poudre estoit humide, l'expose aux rayons du Soleil pour la faire secher, l'autre voulant donner aduis de leur venue aux Sauuaiges du pays, tira vn coup d'arquebuse à quelques pas du baril où estoit cette poudre, qui prit feu en vn moment, & brusla trois Sauuaiges en sorte qu'on eut dit qu'ils auoient passé au trauers d'un grand

incendie , tant ils estoient noirs & défigurerz. On les porte aussi-tost dans les cabanes des infidelles , les charlatans ou les jongleurs , comme les plus experts medecins du pays , se presentent pour conjurer leur mal , par des cris , & par des chansons & par des tambours plus capables de tuer vn malade que de le guerir : deux condescendirent à leur superstition , mais le troisieme , nommé Barthelemy Chigynabix , ne voulut jamais qu'on le soufflast , ny qu'on remplit ses oreilles de leurs hurlemens. On luy dit que c'est fait de sa vie , si ces medecins ne le pensent à leur mode : Il n'importe , répond-il , la vie de l'ame est preferable à la vie du corps ; les infideles le prient d'auoir compassion de soy-mesme , ils font approcher les Jongleurs : il les rebute , protestant qu'il n'aura jamais recours au demon. Ceux qui faisoient profession de l'aimer le conjurent de vouloir éprouuer leurs anciens remedes , pour éviter la mort. Je mourray sans peine , repart-il , & ie ne puis sans peché obeyr à vos Jongleurs , ne m'en parlez plus , ie suis Chrestien ; j'ay toutes ces superstitions en horreur. En fin ce bon Neophyte est reschapé avec la joye & le contentement

124 *Relation de la Nouvelle France,*
des Chrestiens, & les deux autres moururent incontinent apres le tintamarre des tambours & des hurlemens de ces jongleurs, ce qui donna bien de l'estonnement, & de la confusion aux infideles.

Si-tost que ce braue Neophyte fut de retour aux Trois riuieres, il se transporta à la chappelle pour remercier Dieu de l'auoir conserué dans vn si grand danger, sa ferueur à maintenir la Foy le rend recommandable, & nostre Seigneur prend plaisir de le consoler dans les troubles de cette miserable vie.

Vn Sauuage disant vn iour en la presence de quelque Pere de nostre Compagnie, qu'il sentoit depuis quelque temps le poids d'une tristesse qui luy estoit onereuse : il faut, dit Barthelemy, que tu ne croye pas si fortement en Dieu, que doit croire vn homme qui est baptisé; car si ta Foy estoit viue, rien ne te pourroit attrister : jamais ie n'estois content, deuant que ie fusse Chrestien, j'auois tousiours quelque ennuy ou quelque tristesse, mais maintenant que ie puis aller au Ciel, & que les peines de cette vie nous sont profitables, rien ne m'attriste,

vne seule chose me donne du mécontentement, c'est de voir quelques-vns de mes compatriotes peu affectionnez à la Foy & à la Priere.

Voicy vn raisonnement de Sauvage que ie pourrois appeller Theologique, pource qu'il est fondé sur les principes de la Foy. Ce braue Neophyte ayant appris les souffrances & la mort du Pere Iean de Brebeuf & de nos autres Peres massaczés par les Hiroquois, en tiroit ces belles conclusions, il me semble qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ces bons Peres, leurs tourmens sont passez, & leur joye ne finira jamais, s'ils nous ayment en terre ils nous aiment encore au Ciel; car la bonté ne se perd pas en ce pays-là; s'ils procuroient le salut des Sauvages en ce monde, ils ne sont pas pour le negliger en l'autre, ou la charité ne diminuë jamais: si plus on est grand & plus on fait de bien nous n'auons rien perdu par leur absence. Pour moy ie les veux imiter, ie me trouue dans le danger de nos ennemis aussi bien qu'eux, ils se pouuoient sauuer, ie le pourrois faire en m'écartant des endroits où les ennemis font leur courfes, ils sont demeurez dans le

126 *Relation de la Nouvelle France,*
peril pour ayder ceux qui ne pouuoient
pas fuir, ils ont mieux aymé mourir in-
struisant les Sauvages, que de se mettre à
couuert en les abandonnant; j'en feray
de mesme, ie mourray plustost que de
manquer à mes compatriotes, le seul de-
sir de les secourir pour leurs ames & l'a-
mour que j'ay pour la Foy & pour la Prie-
re, me retiendra auprès de ceux qui don-
nent leur vie pour nous.

Ce bon homme aymoit si tendrement
ceux qui exposent leur vie pour nostre
Seigneur, qu'il voulut qu'un petit fils que
Dieu luy a donné portast le nom d'Isaac
en l'honneur du Pere Isaac Ioques massa-
cré au pays des Hyroquois. Cét enfant
estant tombé malade bien-tost apres son
Baptême, il n'en accusa point ce Sacre-
ment de vie comme font les infideles, il
le prend entre ses bras, le porte à l'Eglise,
luy fait le signe de la Croix sur le front
avec de l'eau beniste, le presente à Dieu
avec ces paroles; Il est à toy, prends-le, ou
me le rends, tu me l'as donné fais ce que
tu voudras, tu le peux guerir, ie croy en
toy, aye pitié de moy; il ne fallut point
d'autre medecine pour guerir cet enfant,
il le remporta plein de vie en sa cabane;

es années 1649. & 1650. 127
sa mere s'estant trouuée fort mal se seruit
du mesme remede & s'en trouua tres-
bien.

Le Pere tomba malade incontinent
apres, vn François qui entend la langue
des Sauvages l'allant visiter luy demanda
quelle pensée il auoit dans sa maladie, &
si le demon ne tâchoit point de luy per-
suader que ce mal pouenoit de sa crean-
ce; Il ne l'a pas encore fait, répondit il, &
quand il le feroit il n'y gagneroit rien;
j'ay tousiours deuant les yeux vn certain
discours que j'ay entendu de la bouche
de Noel Negabamat, qu'on appelle à pre-
sent Tekyerimat: l'ay perdu, me disoit-
il, la plus part de mes enfans depuis que ie
suis baptisé: ceux qui me restent sont tous
malades, j'attends leur mort à tous mo-
mens, il n'y a iour qu'il ne nous arriue
quelque perte, ou quelque mal-heur, per-
dons tout, mais ne perdons point la Foy.
Ces parolles me sont demeurées profon-
dement dans l'esprit, Je dis souuent à ce-
luy qui a tout fait, ie ne veux que la pen-
sée que tu prends de moy, fais tout ce que
tu voudras, & ie l'agreeray; j'ay dessein,
ajoustoit-il, de me confesser & de me
communier Dimanche prochain, & puis

128 *Relation de la Nouvelle France,*
ie ne penseray plus à moy: il le fit & guerit;
Dieu n'a pas moins d'amour pour les simples
que pour les sçauans.

Ie coucheray en ce lieu vne histoire
assez remarquable. Vne jeune Algonquine
ayant esté prise en son pays, & menée
dans le pays des Hyroquois, comme elle
estoit assez bien faite, & d'un bon naturel,
elle fit rencontre d'un bon mary, apres
huiët ou neuf ans de captiuité, elle tomba
malade, en sorte qu'elle croyoit que
c'estoit fait de sa vie. Vne autre captiue,
nommée Monique l'alla visiter: Remarquez
s'il vous plaist en passant, vn trait de
l'adorable prouidence du bon Dieu sur
ses élus. Cette Monique estoit aueugle
quand elle fut prise, & c'est vn miracle
que les Hyroquois qui m'affacrent toutes
les vieilles femmes & toutes les infirmes
qui ne leur peuuent rendre aucun seruice
pardonnerent à vn aueugle: mais Dieu
la vouloit conseruer pour le salut de plusieurs
ames; elle a esté fort bien instruite
en l'Hospital de Kebek, elle sçait la doctrine
de Iesus-Christ, & en parle tres-bien,
& avec beaucoup de bons sentimens;
Dieu luy a rendu, non pas la veuë
toute entiere, mais autant qu'il en faut
pour

pour se conduire , & pour aller consoler les femmes & les filles Chrestiennes qui gemissent comme elle, sous le poids d'une rude captivité : elle fait de petites assemblées, elle instruit, elle catechise, elle encourage, elle enseigne & fait faire les prières à ses compagnes ; en un mot Dieu luy fait faire en ce pays d'horreur & de tenebres le mestier d'un dogique ou d'un predicateur. Ayant donc appris que la femme dont nous voulons parler estoit malade elle se transporte en sa cabane, & luy remet en memoire ce qu'elle avoit autresfois entendu de nostre creance : voyant que la malade prenoit plaisir en ces discours, elle poursuit sa pointe, passe la nuit auprès d'elle, luy fait demander pardon de ses fautes, l'exhorte à souhaiter le saint Baptisme pour éviter les peines, & pour jouyr des recompenses qu'elle luy met devant les yeux. Cette pauvre creature animée d'un esprit plus fort que le sien, promet à Dieu qu'elle chercheroit toutes les voyes d'estre baptisée, si sa bonté la tiroit de la mort qu'elle attendoit. Sa priere fut exaucée, elle guerit & se voulant en suite retirer en son pays pour accomplir sa promesse, son cœur fut

130 *Relation de la Nouvelle France,*
combatude diuerſes penſées. Elle auoit
vn petit fils âgé enuiron de 7. ou 8. ans
qu'elle aymoît vniquement, ſon eſpoux
la cheriſſoit fort, elle eſtoit en pleine li-
berté dans les bourgades Hyroquoife, &
les parens de ſon mary la voyoient de
bon œil, elle ſe jettoit dans le hazard d'e-
ſtre bruſlée & rotie toute viue en cas de
ſurpriſe dans ſa fuitte, elle pretendoit
aller dans vn pays deſolé, ou peut-eſtre
aucun de ſes parens ne reſtoit ſur la terre
pour la receuoir; il n'importe, elle eſt re-
ſoluë de tenir la parole qu'elle a don-
née à Dieu, elle cherche les moyens d'é-
uader: vne ſienne amie captiue promet
de luy tenir compagnie, la concluſion eſt
priſe, elles preparent leur petit bagage qui
ne pouoit pas eſtre bien grand, puis qu'il
ne les deuoit pas empêcher, ny de mar-
cher, ny de courir dans les rencontres.
La nuit deſtinée pour leur départ com-
mençant de reueſtir la terre & les foreſts
de ſes tenebres, cette pauvre femme vou-
lut prendre congé de ſon petit fils, les Sau-
uages ont trop de tendreſſe pour leurs
enſans, ils croyent ſouuent leur perſua-
der par la raiſon, ce qu'on ne peut obte-
nir d'un ſi bas âge que par la crainte elle;

luy tint ce discours ; Mon enfant ie ne suis pas de ce pays-cy , ayant esté prise captiue dans le pays des Algonquins & amenée dans cette bourgade , ton pere m'a épousée ; mais mon cher fils ie serois bien ayse de voir encore vne fois mon pays , c'est pourquoy j'ay resolu de te quitter ; ne t'en fâche point, car ie t'ayme beaucoup ; l'enfant se mit à pleurer, & luy dit ; ma mere ie veux aller avec vous , ny m'abandonnez pas. Mon fils, repart la mere, tu ne me sçaurois suiure, tu serois cause de ma mort ; quand ie seray partie adresse-toy à telles femmes qui sont de mon pays, elles t'enseigneront ce que tu dois sçauoir, rends leur obeyssance, & lors que tu seras assez grand pour me venir trouuer : souuiens-toy que tu as vne mere au pays des Algonquins qui t'aymé de tout son cœur ; mais ne me découvre point ; car tu serois cause que ie serois brulée. Ayant fait son Adieu, non sans larmes & sans soupirs de part & d'autre, il suruint vn empêchement qui retarda leur fuite sept ou huit iours, & pendant tout ce temps-là ce pauvre petit innocent ne découurit jamais le dessein de sa mere, ce silence est rare en vn âge si tendre.

Enfin ces deux fugitiues prenant l'occasion au poil, se jettent dans ces vastes forêts, ne portant que la moitié de leur vie, & encore estoit-elle partagée entre la crainte & l'esperance : tout est chemin dans ces grands bois, il faut tenir sa route à la veüe des Astres sans compas, & sans bouffole; ayant desia fait quelques journées de chemin, elles apperçoient des Hiroquois qui retournoient de la guerre ou de la chasse, la peur leur oste l'esprit & vne partie de leurs forces; celle qui s'estoit renduë compagne de nostre captiue, portant avec soy vn petit enfant qu'elle auoit mis au monde fort peu de iours deuant sa fuitte, voyant que son laict s'estoit perdu & tary, tant par la peur & par l'apprehension de ses ennemys, que par les grands trauaux qu'elles souffroient en vn voyage si épouuantable, & craignant d'ailleurs que les cris & les gemissemens de ce pauvre petit ne fissent perdre & la mere & l'enfant, elle luy osta la vie, mais la pauvre mal-heureuse ne conserua pas la sienne par cette mort, elle fut reconnuë & prise par ces Hyroquois qui la garotterent pour estre la pasture des flammes dans leur bourgade:

mais redoutant les feux de la terre & ne connoissant pas ceux de l'enfer, elles'y precipita par vne mort volontaire & comme enragée.

Pendant que les ennemis poursuivoient celle-cy, l'autre se cacha si dextrement qu'elle évita leur prise, & poursuivant son chemin toute seule; enfin elle arriva au pays des Chrestiens, ou elle raconta toutes ses avantures; & apres avoir esté soigneusement instruite en la Foy de Jesus-Christ, elle fut baptisée en son nom, bien joyeuse d'avoir trouué la veritable liberté des enfans de Dieu par desdangers capables d'épouvanter des Geans.

On baptisa à mesme temps vne femme dont la conuersion ne semble pas moins miraculeuse, quoy qu'elle soit moins estrange en apparence. C'estoit vn esprit altier, vne humeur dédaigneuse & arrogante, la superbe estoit le caractere qui la distinguoit des autres femmes, & vous eussiez dit que ce mal estoit hereditaire en sa famille, tant ceux qui la touchoient en estoient empestez. Sa Sœur aînée estant prise des Hyroquois avma mieux se tuer soy-mesme, & vn enfant qu'elle portoit avec elle, que d'estre leur seruan-

134 *Relation de la Nouvelle France,*
te ou leur esclave. Il arriva certain iour,
qu'un Pere de nostre compagnie luy par-
lant, déplora avec des paroles tendres,
mais efficaces, le mal-heur & la punition
de sa sœur, qui avoit si souvent méprisé
le Baptême: la crainte de tomber dans
le mesme chastiment s'empara si forte-
ment de cette ame, qu'elle se fit instruire,
& poursuit son Baptême si ardamment,
qu'elle l'obtint avec vne si grande bene-
diction, qu'il n'y a rien de plus souple, de
plus obeyssant & de plus humble que cet-
te femme, les épreuues l'ont renduë plus
constante en la Foy, elle a perdu son ma-
ry, braue Capitaine & bon chasseur, elle
n'a plus qu'un fils pour tout support, & ce
fils est tousiours malade: ce delaisement
des creatures l'attache plus fortement au
Createur.

Je ne sçay si ie dois marcher plus avant
dans les bons sentimens des Sauvages,
le rapport qu'ils ont les vns avec les au-
tres peuvent donner du dégoust à vn en-
tendement qui fuit de cent lieues tout ce
qui paroist approcher des redites, mais
aussi faut-il auouër que plusieurs person-
nes nous conjurent de ne point obmettre
ce qui peut enflammer la volonté.

Quand ie pense à la vie que j'ay menée deuant que d'estre baptisé, disoit vn bon Neophyte, ie suis si confus que ie voudrois me pouuoir dérober des yeux de Dieu & des hommes & de moy-mesme; & si pour expier mes offenses on me disoit qu'il se faut jetter dans les mains des Hyroquois, il me semble que j'obeyrois promptement.

Vn autre s'estonnoit, que Dieu eut tant de bonté, d'auoir amené des predicateurs d'un pays si esloigné pour le conuertir. Si moy qui ne suis qu'un pauvre homme, disoit-il, ressens tant de douleur de voir les desordres de quelques-uns de mes gens qui ne sont pas encore Chrestiens, en sorte que j'ay de la peine de les souffrir; comment est-ce que Dieu m'a souffert tant d'années? mais qui l'a porté, nonobstant nos maladies, à me faire son enfant? il faut bien que le cœur de Dieu soit vn cœur de Pere.

Vn autre instruit du S. Esprit; car les hommes ne luy auoient point appris cette leçon, disoit, qu'il ne falloit pas benir Dieu & le remercier seulement pour les graces qu'il nous a fait, il le faut benir aussi pour ceux qui ne le louent pas; il luy faut ren-

136 *Relation de la Nouvelle France*,
dre des actions de graces pour les biens
qu'il fait à ceux qui ne le connoissent
pas, il le faut adorer pour les enfans qui
n'ont point encore d'esprit ny de juge-
ment. Si quelque homme fait vn present
à mes enfans, ie le remercie pour eux; &
pourquoy donc ne benirois-je pas celuy
qui leur a donné la vie, & qui leur conser-
ue avec tant de bonté; ie le remercie mes-
me pour les autres enfans, afin que si leurs
parens s'en oubloient, Dieu recoiue hon-
neur & loüange des biens qu'il depart
à ses creatures.

Vn Capitaine, homme de considera-
tion, demandoit d'estre instruit & d'estre
baptisé, le Pere à qui il s'adressa le voulant
éprouuer, l'écouta assez froidement, &
luy dit, viens-moy trouuer tous les iours,
& si ie ne suis pas à la maison, retourne
vne autrefois; il venoit en certain temps
jusques à cinq ou six fois pour vn iour,
il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu; &
qui soit plus opposé à la verité que le fast,
& que l'orgueil, l'humiliation est la pierre
de touche de la Foy & des vertus solides;
le Pere instruisoit ce Capitaine, comme
s'il eut instruit vn enfant. Enfin cét hom-
me connut bien qu'on vouloit déconuoir

s'il auoit vne bonne & forte volonté d'embrasser vne Loy qui fait profession de la Croix, de la pauvreté & de l'humilité. Il apporte aux pieds du Pere ses richesses qui consistoient en quelques coliers de porcelaine, & luy dit; mon pere donne tout cela aux pauvres, & sçache que j'ayme la Foy plus que tous les biens de la terre; & en suite découurant ses épaules, fais-moy fustiger bien serré pour mes offenses, & tu sçauras que ie ne crains point les souffrances, ny la confusion: sa constance & vn danger de mort où il se rencontra, luy firent donner le Baptême. Si-tost qu'il fut Chrestien il s'écria deuant ses gens; sçachez que c'est du fond de mon cœur que j'ay embrassé la pierre; Si vous me voyez jamais reculer, ie vous donne toute liberté de vous rire & de vous mocquer de mon inconstance.

Vn chasseur ayant eu quelque instruction, se mit à genoux pour remercier Dieu apres auoir tué vn grand Cerf, son camarade se mit à rire; j'ay, fit-il, appris cela des Chrestiens, l'autre s'en gauffe & le pousse du pied pour le faire leuer, disant, qu'il auoit bien vescu jusques alors sans ces badineries, & que son bon-heur

138 *Relation de la Nouvelle France,*
ne dépendoit pas de nos ceremonies: à
quelque temps de là, ce fanfaron s'estant
embarqué dans vn canot, fit naufrage, &
s'en reuint tout delabré & à demy mort;
nostre chasseur luy dit, si tu eusse, prié
le Dieu des Chrestiens, peut-estre t'au-
toit-il preserué de ce mal-heur. Ce mi-
serable s'en gaussa derechef, mais s'estant
mis sur l'eau vne autre fois, son petit ba-
steau décorce renuersa dedans par vn
beau temps; on eut peine de retirer son
corps des portes de la mort, Dieu veuille
que son ame en recoiue la vie: quoy qu'il
en soit, nostre chasseur touché de ce cha-
stiment, nous vint trouuer & nous dit;
qu'un nommé Archeens, Capitaine de la
nation d'Yroquet l'auoit enchargé de se
faire baptiser. Ne fais pas comme moy, luy
disoit-il, j'ay negligé le Baptisme pendant
la vie, ie le souhaite à la mort, & ie ne le
puis auoir: ah! que j'ay de regret de mou-
rir dans vn lieu éloigné des François: mon
cœur est triste, ie suis priué de l'vnique
bien qui me pourroit consoler; sois sage,
mon cher amy, n'attends pas à la mort à
te conuertir; pour conclusion, ce bon chas-
seur fut mis au nombre des Catecu-
menes,

Disons deux mots des Atticamegues, & finissons ce Chapitre. Ces peuples deléguerent vn vray Israëlite d'entr'eux, pour nous venir voir, & pour emmener en leur pays le Pere qui a vn soin particulier de cette Mission. Ce pauvre Pere n'y pût aller, pource qu'il n'y auoit pour lors que deux de nos Peres aux Trois riuieres pour le secours des François & des Sauvages. Je ne sçay lequel des deux fut plus triste, ou ce bon Israëlite nommé Antoine, aagé d'environ 55. ans, ou le Pere, à qui les larmes venoient aux yeux, entendant les amoureux reproches que luy faisoit ce fidele Messager. Que diront ceux qui te souhaitent avec impatience, & qui ont vn si grád desir de se confesser? que ferôt mes enfans qui n'ôt pas encor receu le Baptême? ma femme qui n'a pû descendre iusques icy ne me verra pas de bon œil, si ie retourne sans t'embarquer? faut-il donc que nous soyons separés apres nostre mort? que les vns soient bien-heureux, & les autres mal-heureux, si j'eusse pû apporter toute ma famille sur mes ospeules ie l'aurois fait, mais les chemins sont espouuantables. Si les autres qui ne peuuent surmonter ces difficultez, viennent à

140 *Relation de la Nouvelle France,*
mourir sans Baptême, à qui en sera la
faute? pour conclusion le Pere ordonna
que l'un des plus sages d'entr'eux confe-
reroit le saint Baptême à ceux qu'on ver-
roit en danger de mort, & qu'on porte-
roit les autres à former souuent des actes
d'un pur amour, & d'une contrition par-
faite, pour suppléer au defaut du Sacre-
ment de Penitence. Il est vray que ces
bonnes gens menent vne vie si innocente
que le Pere se consoloit dans l'impuissan-
ce de les aller secourir.

Il a sçeu depuis, que la femme d'un Ca-
pitaine estoit morte sans Confession; ia-
mais, dit-il, on n'a veu femme plus zelée
pour la Foy, elle a conuertie son mary, son
gendre, & toute sa famille, & quantité
d'autres personnes. Elle demandoit tous
les iours à Dieu la grace de ne point mou-
rir qu'apres auoir receu tous ses Sacre-
mens. Il ne luy a pas accordé cette faueur,
mais il luy auoit donné vne si grande in-
nocence, & vne telle crainte & horreur
du peché, qu'elle ne manquoit iamais de
s'éveiller tous les Samedis sur la minuit;
& alors se mettant à genoux elle exami-
noit sa conscience, puis s'adressant à no-
stre Seigneur, elle luy confessoit tous ses

ès années 1649. & 1650. 141

pechez comme elle auroit fait deuant vn Prestre , recitant en suite quelques prieres , comme si ce veritable Pontife luy eut donné pour penitence. Dieu est bon, & sa bonté se répand iusques dans le fonds de la Barbarie.

Le Pere adjouste que quelques Sauuages instruits dedans ces vastes forests, sans iamais auoir veu aucuns Europeans, sont venus demander le Baptême, recitans brauement les prieres qu'ils auoient apprises de la bouche des Chrestiens qui habitent ces grands bois. Il me semble que nous pouuons dire des graces de Dieu ce qu'on dit du Soleil ; *Nec est qui se abscondat à calore eius*, il n'y a personne qui ne ressenté quelques effets de cette chaleur diuine.

C H A P I T R E X I I.

*De la Mission de sainte Croix à
Tadonssac.*

LE Pere qui cultiva l'an passé cette Mission, dit dans ses Memoires, que ce qu'il en a remarqué de plus considerable, se rapporte au zele ardent que les Sauvages Chrestiens & leurs Capitaines ont fait paroistre pour l'amplification du Royaume de Iesus-Christ, & pour écarter le vice de leur nouvelle Eglise.

En voicy quelques exemples. Ce bon Pere les estans venus visiter apres Pâques, ils le prierent de leur faire adorer la sainte Croix, comme les Chrestiens de S. Ioseph l'auoient adoré la Semaine sainte. Il ne faut pas, disoient-ils, que pour auoir esté priuez de Prestres en ce saint Temps, nous soyons encore priuez du souuenir de la mort de nostre Redempteur. Ils se disposerent à cette grace, huit iours durant, se confessans deux fois selon leur coustume: quand ils passent quelques

mois sans pouuoir approcher de ce Sacrement : ils firent vn ieusne public & vniuersel, & vn iour de Vendredy ils rendirent leurs deuoirs à Iesus-Christ mourant, avec tant de sentimens de pieté & de deuotion, que les François qui assisterent à cette sainte ceremonie, ne pouuoient assez admirer la ferueur de ces bons Neophytes.

Quelques-vns touchez de regret d'auoir offensé Dieu, pour s'estre laissé autresfois surprendre des boissens, que les François leur portent ; protesterent tout haut, & tout publiquement, qu'ils estoient indignes de s'approcher de l'image de Iesus-Christ, demandant qu'il leur fût seulement permis de baiser le paué de l'Eglise.

Quelques petits enfans s'estans apperceus qu'on emportoit la sainte Croix deuant que leurs parens leur eussent fait baiser, demanderent par leurs larmes & par leurs cris, & par leurs begayemens, qu'on la remit, afin qu'ils la pussent adorer aussi bien que les autres.

Il semble, dit le Pere, que nostre Seigneur laissa découler quelque petite goutte de son Sang dans les cœurs de ces bon-

144 *Relation de la Nouvelle France,*
nes gens ; car au sortir de là les Capitaines
& les principaux Chrestiens, enflammez
contre le vice qui regne dauantage à Ta-
doussac à la venuë des vaisseaux, causé par
le vin, & par l'eau de vie qu'on leur vend,
protestèrent hautement , que ceux qui
auoient approché leur bouche des playes
de Iesus-Christ en son image,seroient ru-
dement chastiez si d'oresnauant ils la pro-
fanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui
auoient des barils pleins de ces boissons,
cachez dedans la terre,les apportoit au
Pere, luy disans que tandis qu'il tiendrait
leur Demon familier en prison, il ne leur
pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne
ne traitât ou n'achetât de ces boissons
que par l'ordre du Pere donné par escrit,
& que si quelqu'un y contreuenoit, qu'il
seroit censé pour yurogne, & puny com-
me tel.

En troisiéme lieu, ils supplierent tres-
humblement Monsieur le Gouverneur
qu'il fit dresser vne prison à Tadoussac, &
qu'il fit punir & chastier ceux qui seroient
entachez de ce crime.

En quatriéme lieu, vn Capitaine assez
sujet

sujet à cette maladie protesta par vn cry public, que si iamais on le voyoit estourdy de boisson, il vouloit le premier subir toute la rigueur des loix, & que pour la mauuaise edification qu'il auoit autresfois donné, il se feroit punir & fustiger publiquement si quelqu'un de ses gens tomboit dans cette faute, voulant vanger en sa propre personne les pechez de ceux qui estoient sous sa charge.

Quelque temps apres vn ieune homme parut à demy yure, ce Capitaine voulut tenir sa parole. Il se trouue dans vne assemblée où estoient la pluspart de ses gens, & leur tint ce discours. Si vous auez de l'amour pour moy, faites-le maintenant paroistre, tirez vengeance de mon corps pour le peché d'un tel; si quelqu'un de vous m'espargne, ie le tiendray pour vn lasche & pour vn poltron, & pour vne personne peu affectionnée à la Foy, & à la priere: là dessus il descouure ses espauls, commandant aux petits & aux grands de le fustiger, la pluspart prenans ses paroles au pied de la lettre, obeyrent fortement de la main aussi bien que du cœur. Les François qui se trouuerent à ce spectacle, voyans qu'on le fraploit tout de bon, fu-

146 *Relation de la Nouvelle France,*
rent attendris, & quelques-vns iusques
aux larmes, admirans la constance & la
joye qu'il faisoit paroistre dans le sacrifice
qu'il offroit à Dieu pour le peché de son
peuple.

Celuy qui auoit cōmis l'offense voyant
ce beau jeu, fut bien estonné, il s'auance &
parle en ces termes à son Capitaine qui
estoit son parent. Mon cousin nous n'a-
uons qu'un mesme corps, estans paitris
d'un mesme sang; tu as porté la moitié du
chastiment deub à mon offense, il faut
que le sacrifice s'acheue sur mon corps,
l'innocent a souffert, venons au coupable;
& là dessus il se presente à ceux qui
estoyent desia tous disposez de luy faire la
charité qu'il attendoit de leurs mains, ay-
mant mieux souffrir en cette vie que de
porter son crime en l'autre monde.

L'un des deux Capitaines de cette Re-
duction, apprenant que son frere estoit
sur le point de faire diuorce avec sa fem-
me, l'aborde avec ces paroles; Je ne sçay
si ie te dois appeller mon frere, si tu quit-
te ta femme tu quitteras la Foy, & en sui-
te tu cesseras d'estre mon parent & mon
allié, ou plustost tu te declareras mon en-
nemy, auise à ce que tu feras, si tu fors de

L'Eglise il faut sortir de Tadoussac, & jamais n'y paroistre, autrement ie te feray dégrader, ou abandonner dans quelque Isle deserte, d'où iamais tu ne pourras sortir. Ce pauvre homme estonné d'un tel discours, confessa ingenuëment, que son cœur vouloit estre méchant, il conjure les Chrestiens de prier Dieu qu'il luy pardonne son offense, il demande qu'on le punisse rigoureusement, & que c'est l'unique misericorde qu'il attend de ceux qui croyent en Dieu, avec lesquels il n'osoit se trouver dans leurs saintes assemblées s'en iugeant tres-indigne.

Les Chrestiens avec leurs Chefs, jadis si jaloux de leur païs, & de leur port de Tadoussac, qu'ils en refusoient la cognoissance aux autres Nations, voyans que les Peres ne pouuoient pas les aller trouver dans le fonds de leurs grands bois, les ont inuitées de venir demeurer aupres d'eux pour apprendre le chemin du Ciel, apportant pour raison, qu'estans amis en cette vie, il ne falloit pas estre diuisezen l'autre. Les *ypapinachiek* ont desia receu la Foy. Les *ymamiek* qui habitent les terres voisines de l'Isle d'Anticosti ont commencé cette année de paroistre à Tadoussac, &

148 *Relation de la Nouvelle France,*
de prester l'oreille à la doctrine de Iesus-
Christ. Ces bons Capitaines leur ont fait
des presens pour les attirer aupres d'eux,
afin de leur donner enuie d'embrasser leur
creance.

Ce n'est pas tout. Ces peuples qui ca-
choient iadis aux François les chemins
des Nations où ils vont trafiquer, ne vou-
lans pas mesme que nous en abordassions,
nous pressent maintenant qu'ils sont Chre-
stiens, de les suivre dans ces vastes forests,
pour baptiser & pour confesser les Nations
qui ne peuuent approcher de leur pays. Ils
ont mené le Pere Gabriel Druillettes dans
ces contrées par vn chemin nouveau, mais
tres-affreux, afin qu'il visitât & qu'il con-
solât ceux qui ne le pouuoient venir trou-
uer à Tadoussac. Je vy, dit le Pere, tant de
ferueur dans ces bons Neophytes à mon
premier abord, que les fatigues d'un voya-
ge espouuantable, & qui fait peur aux
Sauages mesmes, me semblerent bien
douces.

Si tost que nostre Canot parut à leurs
yeux, ils accoururent vers les riués d'un
grand lac sur lequel nous voguions, &
m'ayant reconnu, la joye se respendit sur
leur visage; ils se jettent à genoux, les petits

es années 1649. & 1650. 149

enfants m'environnent & me caressent de tous costez, les malades s'écrient qu'ils ne craignent plus la mort, puis qu'ils ont moyen de se confesser, les principaux deleguent quelques Canots pour aduertir les Sauvages voisins de ma venue. On me dresse cependant vne petite Chapelle, qui fut bien-tost bastie.

Le Dogique, c'est à dire celuy qui fait les prieres publiques parmy ces bonnes gens, & qui les instruit en l'absence des Peres, fit rendre des actions de graces à nostre Seigneur pour nostre arriuee, il fit entonner des Cantiques aux petits & aux grands, mais avec tant de pieté, & de deuotion, que ie ne pûs iamais parler que par les yeux, tant mon cœur estoit rempli de consolation.

Ce bon Dogique ne manquoit pas tous les iours de visiter les malades, de prier pour eux, en sorte que quelques Payens touchez de cét exemple, demandoient le Baptisme, & quelques-vns disoient tout haut, que ses prieres les auoient guaris de leurs maladies.

Il rendit vn compte tres-exact au Pere de tout ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer touchant le Christianisme, il de-

150 *Relation de la Nouvelle France*,
mandoit des conseils pour soy & pour cett-
te petite Eglise, avec autant d'humilité, de
souvmission, & de prudence, qu'on en sçau-
roit souhaiter au milieu de nostre Europe.

Vn vieillard aagé d'enuiron quatre-
vingts ans fort ahurté à ses superstitions,
voyant la bonne vie des Chrestiens, & pre-
stant l'oreille aux paroles du Pere, le pria
de l'instruire, protestant qu'il abandonne-
roit ses anciennes coustumes pour em-
brasser les nostres. Il venoit deux fois le
iour en la Chapelle pour apprendre, com-
me vn enfant, les elemens de nostre do-
ctrine, & comme sa memoire estoit fort
deseichée on le voyoit souuent se pour-
mener en des lieux écartez, repetant les
prieres qu'on luy auoit enseignées, pour
les inculquer plus auant dans le fonds de
son cœur.

Tous les Catechumenes poursuiuirent
ardamment leur Baptisme, vn entr'autres
desia aagé, voyant que le Pere luy refusoit
cette grace, le remettant pour l'esprouuer
iusques au Printemps de l'année suiuaute
entra dedans l'Eglise, harangua fortement
en la présence de tous les Chrestiens, pro-
testant que s'il mouroit deuant ce temps-
là, il accuseroit le Pere deuant la Iustice de

Dieu de sa perte & de sa damnation.

Le Demon enragé de voir qu'on luy arrache des mains vne proye dont il jouit depuis tant de siècles, a tasché de troubler ces bons Neophytes par l'imposture d'un ieune homme, que ses parens protestent auoir enseuely & enterré, & le iour suivant de ses funeraillies il parut, disent-ils, sur le soir tout plein de vie, assurant qu'un certain qu'il ne cognoissoit pas l'auoit tiré du sepulchre, & luy auoit enseigné la façon d'honorer Dieu; il condamne les prieres & les deuotions des Chrestiens, avec tant d'attache à son jugement, qu'encore qu'il auoüe que le Demon soit mauuais, & qu'il faille croire en I E S V S- C H R I S T, il le veut neantmoins seruir à sa mode, traissant deux & trois femmes apres soy. Il a fait solliciter quelques ieunes Chrestiens par sa sœur, à qui il a fait croire qu'elle pouuoit sans crime leur accorder ce qu'ils souhaiteroient d'elle, pourueu qu'ils renonçassent à la Foy & aux prieres qu'on leur a enseignées dans Tadoussac, mais les Anges sont plus puissans que les Demons, ces bons Neophytes ont conserué la pureté de leurs corps, par la pureté de leur creance.

Enfin le Pere estant sur son depart, vn bon Sauvage l'inuita au festin, luy rendant mille graces, & luy donnant mille benedictions, de la peine qu'il auoit prise de les venir visiter avec tant de travaux, l'assurant qu'aussi-tost que l'Hyuer seroit passé, il meneroit la pluspart de ses gens à Tadoussac, pour y estre instruits plus à loisir, le priant de nommer en chaque cabane quelque bon Neophyte des plus sages, & des mieux instruits, pour tenir sa place en son absence, & pour luy rendre compte en son temps des actions & des déportemens de ces nouveaux enfans de Dieu, qui en verité composent vne petite Eglise fort innocente.

Vn braue & genereux Catechumene voulut accompagner le Pere, mais il le fit passer par son païs, où ayant fait assembler ses compatriotes il demanda le Baptisme d'une façon bien agreable, & pleine de ferueur. Mon Pere, luy dit-il, j'ay autresfois manié nos tambours, & ie me suis meslé de souffler & de chanter nos malades, ie renonce en la presence de mes gens à toutes ces superstitions, ie desire d'estre baptisé deuant

eux, afin qu'estans tesmoins de la Foy que ie professe, ils soient mes accusateurs si ie n'obey à tout ce que la Loy de IESVS-CHRIST me commande, ie les inuite, & les conjure de me reprocher en ta presence tout ce que ie commettray contre la profession du Christianisme. Je desire qu'ils me veillent, & qu'ils examinent mes actions pour t'en faire vn fidelle rapport, me soumettant au chastiment que tu me voudras imposer, si ie contreuiens aux loix de mon Baptisme; ne fais donc point de difficulté de m'accorder cette grace, qui doit non seulement profiter à mon ame, mais qui doit encore donner lumiere à la nation des *grakgamigek*, qui sont distans de ce lieu de dix iournées. Mon frere iadis Capitaine de Tadoussac m'ayant instruit des veritez, dont tu nous a parlé, i'en ay fait le recit à ces peuples qui sont mes allies. Je les ay espouuantez par les peines d'Enfer, ie les ay consolés par les delices dont iouyssent les Chrestiens au Ciel, ie les ay fait prier Dieu, ils m'ont tesmoigné vn grand desir d'estre instruits; baptise-moy donc, mon Pere, nous les irons voir l'Esté prochain tous

154 *Relation de la Nouvelle France,*
deux ensemble. Il ne falloit pas écon-
duire vn si bon cœur.

CHAPITRE XIII.

*De la venue d'un Hiroquois en France,
& de sa mort.*

IL semble bien à propos de dire deux mots de la vie de cét Hiroquois, deuant que nous parlions de sa mort. L'an 1645. vne troupe d'Hiroquois venant en guerre sur le grand fleuve de Saint Laurens, fut apperceuë par vne petite escoüade de nos Sauvages, qui s'en alloient à la chasse de leurs ennemis. Le Capitaine de nos Algõ- quins nommé Simon Pieskaret, ayant decouvert le premier ces Auanturiers Hiroquois, leur dressa vne embuscade si à propos, qu'il les deffit. L'Hiroquois dont nous parlons & vn sien camarade furent faits prisonniers en ce combat. Pieskaret les amena tous deux viuans, sans les auoir outragez contre leur coustume, & les presenta à Monsieur le Cheualier de Montmagny Gouverneur pour lors de tout le païs,

Comme les Hurons luy auoient desia donné vn prisonnier de la mesme nation, il voulut sonder si par le moyen de ces prisonniers, les Hiroquois seroient capables d'vn bon traité de paix, afin de reünir tous ces peuples qui se déchirent, & qui se deuorent d'vne estrange façon. Le succez parut fort heureux, l'vn des trois prisonniers fut renuoyé en son païs avec des paroles, ou plustost avec des presens, qui inuitoient cette nation à la paix. Ils enuoyerent deux Ambassadeurs sur ce sujet dès la mesme année, & la suivante 1646. la paix fut entierement concludë, & nos prisonniers renuoyez libres en leur païs. Celuy dont il s'agit homme d'esprit, & puissant de corps ayant veu les presens que Monsieur le Gouverneur auoit fait pour sa deliurance remporta avec soy vn amour & vn desir de recognoissance enuers les François, disant qu'il leur estoit redeuable de sa vie, comme il est veritable. Car si Monsieur le Cheualier de Montmagnine se fut entremis dans cét affaire les Algonquins l'auroient brulé & mis en pieces.

La mesme année 1646. qui vit la naissance de la paix, en vit aussi la mort. Le Pere Isaac Jogues estant allé au pays de

156 *Relation de la Nouvelle France*,
ces Barbares avec vn jeune François, y fut
tué au mois d'Octobre; nostre Hiroquois
voyant qu'on le vouloit mettre à mort s'y
opposa; il n'y gagna rien qu'un coup de
hache qu'il receut sur le bras, l'ayant pre-
senté deuant le Pere pour le mettre à cou-
uert. Ce coup receu par charité, fut peut-
estre le coup de sa predestination; car il
est bien croyable, que ce bon Pere estant
au Ciel, a obtenu de nostre Seigneur le
salut de son ame, en reconnoissance du
salut qu'il auoit voulu conseruer à son
corps. La mort du Pere Iogues & la ruptu-
re de la paix fut cachée aux François &
aux Algonquins tout l'Hyuer, mais au
Prin-temps de l'année suiuite 1647. la
perfidie des Hiroquois éclata par le meur-
tre de quantité de nos Chrestiens surpris
par ces traistres.

Nostre Hiroquois ne fut point de la
partie, il ne vint point en guerre avec ses
compatriotes, ne se pouuant resoudre de
combattre ceux qui luy auoient donné
la vie; mais enfin estant venu l'an 1648.
assez proche de l'habitation des François
nommée les Trois riuieres, pour chasser
aux Castors, & ayant apperceu vne cha-
louppe conduite par des François, il se

presenta sur le bord du grand fleuve , il crie, il appelle, il fait signe qu'on le vienne querir , les François le voyant seul l'abordent & le reçoient dans leur vaisseau; vn Huron pris en guerre & deuenu Hiroquois parmy eux , sortant du bois , & voyant qu'on emmenoit son camarade, fait signe qu'il le veut suiure, on l'embarque avec l'Hiroquois, & on les mene tous deux au Capitaine des Trois riuieres: Ils auoient trois autres compagnons qui parurent quelque temps apres , on tascha bien de les surprendre, mais la defiance les fit euader, excepté le plus foible qui ayant esté attrapé par vn Algonquin fut mis à mort sur la place.

Le Huron deuenu Hiroquois, interrogé par nos Truchemens, dit tout libremét, qu'il auoit dessein, sa chasse aux Castors estant faite , de chasser aux Algonquins, & qu'il en auroit pris ou tué quelqu'un s'il en eut rencontré à son auantage. Pour nostre Hiroquois il protesta que depuis le moment que les François luy auoient donné la vie , il auoit tousiours porté dans son corps vn cœur François, qu'il s'estoit opposé à ceux qui auoient tué le Pere Isaac Ioques, qu'il auoit receu au bras le

158 *Relation de la Nouvelle France,*
premier coup qui fut déchargé sur ce bon
Pere, il monstroit la marque. l'ay tous-
jours eu la pensée, disoit-il, de vous don-
ner auis de la trahyson de mes compa-
triotés, ie ne l'ay pû faire qu'à present que
ie me suis jetté entre vos bras. Sa justifica-
tion ne fut pas receuë, la fourbe des mé-
chans rend les innocens coupables, on
luy met les fers aux pieds comme à vn
traistre.

Quelque temps apres, deux canots
remplis d'Hyroquois furent découverts
en pleine nuit sur la grande riuere; la
sentinelle en ayant donné auis au Capo-
ral, on fit monter nostre Hyroquois sur
vn bastion, il crie à pleine teste, ses gens
luy répondent, ils parlent ensemble en
langue Hiroquoise; & pour conclusion,
on enuoye vne chaloupe vers ces deux
canots qui amena au fort vn autre Hiro-
quois; en voyla deux entre les mains des
François, qui donnerent le nom de berger
au premier venu pour le distinguer des au-
tres; il fut le lendemain enuoyé vers vne
troupe de ses Gens qui estoient en armes
au delà du grand fleuve, d'où il reuint ac-
compagné de deux autres, auxquels on
mit les fers aux pieds aussi bien qu'à leurs

camarades. Il est vray qu'on deliurera le berger de ces entraues, pource qu'on ne creut pas qu'ayant amené les autres, il olast éuader sans eux. Quelques iours apres, d'autres bandes d'Hiroquois paroissant à tous momens, il fit si bien que deux de ses compatriotes se vindrent encore jeter dedans les fers : ce procedé donnoit de l'estonnement, quelques-vns l'attribuoient à l'amour qu'il portoit aux François, d'autres le prenoient pour vne trahyson secreete qu'il pretendoit faire reüssir en son temps ; quoy qu'il en soit, ces oyseaux s'ennuyans d'estre si long-temps en cage, trouuerent le moyen de s'enuoler nonobstant leurs fers, & leurs gardes; le seul berger dont nous parlons resta parmy les François, les autres s'estans sauuez assez adroitement.

On fut bien en peine de ce qu'on feroit du pauvre homme ; les vns le vouloient faire mourir comme vn traistre, d'autres disoient ques'estant rendu à nous de bonne foy, on ne pouuoit pas le condamner à mort sur de simples soupçons de trahyson ; enfin on jugea qu'il estoit à propos de l'enuoyer en France, de peur que s'il venoit à se sauuer, il n'emportast avec soy

160 *Relation de la Nouvelle France,*
vne trop grande connoissance du pays,
& de l'estat des François & des Algon-
quins. On le mit donc entre les mains
d'un Pere de nostre Compagnie qui re-
passoit pour les affaires de ces nouvelles
Eglises.

Ils s'embarquerent à Kebek le dernier
d'Octobre, de l'an passé 1649. ils entrerent
dans le port du Havre de Grace le 7. de
Decembre; le Pere pendant cette trauer-
sée appelloit ce pauvre Hiroquois de
temps en temps, luy faisant reciter ses
prieres qu'il sçauoit tres bien, ayant esté
instruit pendant son sejour parmy les
François. Il auoit souuent demandé le
Baptisme, mais l'incertitude du futur l'a-
uoit empesché de receuoir vn si grand
bien; veu mesme qu'on luy vouloit don-
ner vne plus grande instruction, & vne
plus grande connoissance de nos myste-
res, & tirer de luy vne preuue plus asseu-
rée de sa bonne volonté.

Comme on l'enuoya de l'habitation
des Trois riuieres au port de Kebek, où il
se deuoit embarquer, il luy arriua vne
chose tres-remarquable. Les soldats & les
Matelots qui estoient dans la barque,
ayant peur qu'il ne sautât dans l'eau
pendant

pendant la nuit, pour se sauuer à la nage, & puis à la course dans les bois, le lioient le soir fort estroitement, & le lendemain matin on le trouuoit libre & tout delié; on le serra dauantage, & on redoubla ses liens les autres nuits, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il se pust en aucune façon dégager; on le trouua neanmoins encore tout libre & delié le lendemain matin: cela fit croire à ceux qui estoient dans la barque, & qui ne l'entendoient pas qu'il estoit forcier. Or moy qui écris cecy, ayant appris ce qui s'estoit passé; ie priay vn jeune homme, grand amy de cét Hiroquois, de l'aller voir, & de luy demander confidemment de quelle industrie il se seruoit pour se dégager des liens dont il estoit si estroitement & si soigneusement garotté: l'Hiroquois luy répondit avec vne grande douceur & avec vne presence d'esprit fort tranquille, que se voyant si mal traité des François, desquels il auoit appris quelque connoissance de celuy qui a tout fait, il luy adressoit ces parolles dans les peines & dans les douleurs que luy causoient ses liens. Toy qui as tout fait, tu sçais bien que c'est à tort que les François me traitent si rudement, me prenant pour vn

162 *Relation de la Nouvelle France,*
traistre, ie ne le suis pas, tu le sçais bien,
aye pitié de moy : Ayant fait cette priere
mes liens, disoit-il, tomboient d'eux-mes-
mes sans que j'y apportasse aucune indu-
strie. Dieu est assez bon pour faire vn mi-
racle pour sauuer vne ame; quoy qu'il en
soit, les soldats François, vn chirurgien qui
estoit dans la barque, & les matelots em-
ployerent leurs liens, leurs ligatures, &
leur esprit à garotter cét homme, & on
le trouua tousiours délié sans que les cor-
des fussent en aucune façon endomma-
gées, mais poursuiuons nostre chemin.

Ce pauvre Barbare estant arriué au Ha-
vre de Grace, & voyant d'vn costé tout le
port si rempli de navires qu'ils se tou-
choient l'vn l'autre, & de l'autre tant de
maisons rassemblées en vn mesme lieu, &
conferant dans son esprit ces grands vais-
seaux avec leurs petits canots d'écorces,
& ces maisons avec leurs cabanes, il de-
meura deux heures sans parler, tant il fut
faisi d'estonnement.

Au sortir du Havre, le Pere le condui-
sit à Dieppe: il luy auoit donné des souliers
à la Françoisé; mais comme ceux dont on
se sert en son pays sont souples comme
des chaussons de tripot, ou comme de
gros gands de Cerf, il ne pouuoit s'accou-

ès années 1649. & 1650. 163

moder à nostre chaussure : il quitte ses bas & ses souliers, & encore que le temps fut froid & humide, & les chemins tout rompus, car c'estoit enuiron le 6. Decembre, il marchoit nuds pieds, & nuë teste aussi lestement qu'au milieu d'un Printemps ou d'un Esté.

Vn rencontre en ce chemin accreut son premier estonnement, il sortit du Havre un iour de marché, & passa par diuers lieux ésiours de Festes, les chemins estoient tous couuers de monde : Comment, disoit-il, les François sont par tout; la campagne en est pleine aussi bien que les villes ? cela luy faisoit croire ce que quelques-vns disent par fois en riant aux Sauvages; qu'il y a autant d'hommes en France que d'arbres dans leurs grandes forests.

Les chemins estans fort glissans, ce pauvre Hiroquois se fit entorse au pied, & se fouda le nerf, en sorte qu'estant arrivé à Dieppe, le Pere le logea à l'Hospital pour le faire penser. Les Religieuses qui gouernent cette maison avec vne netteté, & vne charité rauissante, le receurent & le firent penser soigneusement : mais comme le mal estoit assez fâcheux, le Pere voulant tirer droit à Paris, luy dit qu'il demeurast en repos en cette maison, où

164 *Relation de la Nouvelle France,*
il estoit aymé , & qu'il le feroit venir,
quand il feroit guery , dans la ville ou de-
meuroit ordinairement le grand Capitai-
ne des François. Ce Sauvage voyant le
depart du Pere, qui estoit sa seule & vni-
que connoissance, le voulut suiure, disant,
que son pied ne luy faisoit plus de dou-
leur. Il se met donc en chemin , mais il
il n'auoit pas fait vn quart de lieuë que
son pied & sa jambe s'enflerent , en sorte
qu'il auoia qu'il ne pouuoit marcher. Re-
tourne , luy dit le Pere , en la maison d'où
tu es party, tu seras receu avec charité , &
ie feray en sorte qu'on te fasse venir au
lieu où ie m'en vay quand tu pourras
marcher. Ce bon homme craignant de
prendre vne maison pour l'autre , &
voyant de loin vn François qui tiroit
vers la ville , pria le Pere de luy dire qu'il
prist la peine de le conduire à l'Hospital;
car pour moy , disoit il , ie suis sourd &
muet en France , j'ay laissé ma langue &
mes oreilles en mon pays. Le Pere le mit
entre les mains de ce François qui le rendit
en la maison de misericorde, où il fut pensé
& secouru jusques à son entiere guerison.

Il demeura plus d'un mois dans cét
Hospital, où il donna vne telle édifica-
tion aux bonnes Religieuses qui le gou-

uerment, qu'elles en écriuient en ces termes. Mon Reuerend Pere, voicy sincerement ce que nous auons remarqué dans les deportemens du Sauuage Hiroquois, que vous nous auez laissé, & que nous vous auons renuoyé.

Il nous a donné des marques d'une grande pieté, comme il n'estoit que catechumene, il n'entendoit la Messe que jusques à l'Euangile, mais en se retirant de la Chapelle il se mettoit à genoux en quelque petit coin, continuant ses prieres jusques à l'entier accomplissement du sacrifice, & cela tous les iours.

Il prioit souuent pendant le iour, mais il ne máquoit point tous les matins à son lever de s'aller presenter à Dieu deuant l'autel, & d'y faire ses prieres; il manioit si souuent son Chapelet que nous croyons qu'il le disoit plusieurs fois pendant le iour.

Lors qu'on portoit le Saint Sacrement aux malades de l'Hospital, vous le voyiez aussi-tost à genoux, mais dans vne posture si deuote, qu'il touchoit les cœurs de tous ceux qui l'enuisageoient.

Enfin si on le vouloit réjouyr, il luy falloit parler du Baptisme, au moindre signe qu'on luy en donnoit, son visage paroissoit guay, il portoit des marques d'un

166 *Relation de la Nouvelle France,*
esprit qui ne respiroit que ce bon-heur.

Il nous respectoit, disent les meres, avec vne modestie qui ne ressentoit rien du Sauuage, il estoit prompt à obeyr, tres-enclin à obliger, & à secourir ceux qu'il voyoit desirer de luy quelque seruice. Le feu s'estant mis dans quelque maison voisine de l'Hospital, il fit paroistre son courage, sa force, & son adresse, se trouuant empesché dans des habits François, il se mit en calçon & en vn moment grimpa sur les endroits les plus dangereux faisant plus luy seul que plusieurs enséble.

Il prenoit son repas, non en Barbare, mais en homme temperant; car encore qu'il fut grand & puissant, il mangeoit assez mediocrement, & receuoit ce qui luy estoit présenté, avec vne si grande reconnoissance, qu'on l'eut pris pour vne personne élevée dans la ciuilité Françoisé.

Il se diuertissoit quelquesfois avec les malades, ou avec les pauures de l'Hospital, mais tousiours avec vne si grande retenue qu'il ne mécontentoit personne, & jamais on n'a apperceu en luy la moindre indecence, non pas mesme l'ombre d'aucune liberté indigne d'un Chrestien, quoy qu'il ne le fut pas encore. Estant incommodé d'un mal de gorge & d'esto-

mach, on le fit voir au medecin qui ne jugea à propos d'y apporter aucun remede, vëu que le mal se guerissoit petit à petit; mais si-tost qu'il eut appris que le Reuerend Pere qui l'auoit amené en France, le demandoit à Paris, il ne parla plus de son mal, sa joye fut si grande qu'il ne se mit guere en peine, ny de remedes, ny de medecin; il prit congé de nous & de nos malades, nous laissant à tous vn regret de son depart: tant il estoit modeste & de bonne humeur.

Il arriua à Paris, enuiron le 20. Ianuier, le Pere qui l'auoit conduit sur mer le reçeut avec joye, & luy demanda s'il estoit bien guery. Je ne sçay si la crainte d'estre vn autre fois separé de luy, n'altera point la sincerité qu'ont les Sauuages en leurs paroles; ou si la joye de le voir ne luy déroboit point le sentiment de son mal; quoy qu'il en soit, il témoigna qu'il estoit en tres-bonne santé, & cependant il auoit vne fièvre qui luy a causé la mort, il demandoit incessamment à boire; le Pere croyant qu'il estoit alteré pour la fatigue du chemin luy en faisoit donner, recommandant qu'on ne luy donnast que de l'eau, mais les officiers des maisons où il le menoit le voulans caresser luy don-

168 *Relation de la Nouvelle France,*
noient du vin jettant de l'huyle dans vn
brasier qui l'a consommé.

Il fut logé dans la maison des nouveaux
conuertis par la faueur de madame la
Marquise d'Ost, où il trouua la vie & la
mort quasi tout ensemble; voicy ce qu'en
ont remarqué ceux qui gouuernent cette
maison de charité.

Le 22. Ianuier de cette année 1650. nous
fut amené par les Peres Iesuites vn Hi-
roquois âgé peut-estre d'environ 35. ans,
encor qu'il fut indisposé il ne laissa pas
d'assister à tous les exercices de la maison,
& notamment aux prieres, où on recon-
nut qu'il auoit esté instruit; car dès la pre-
miere fois qu'il entra dans la Chapelle
il osta son chapeau, & se mit à genoux, tirât
vn chapellet de sa pochette, avec lequel il
fit le signe de la Croix sur soy sans qu'õ luy
enseignast; sa modestie exterieure dõnoit
vne grande marque des bons sentimens
de son cœur. C'est vn grãd mal de ne se pas
entendre les vns les autres, on ne pouuoit
pas luy demander ce qui luy faisoit mal;
enfin le quatriéme iour de son entrée dans
la maison, on vit bien qu'il ne se pouuoit
plus soutenir, on le met au liêt, on luy tou-
che le poux, & on découure vne grosse fié-
vre qu'il auoit cachée jusques alors. Ceux

qui le visitoient ne luy pouuans parler que par signes formoient sur eux le signe de la Sainte Croix, éleuans par apres les mains au Ciel, pour luy donner sujet d'y porter son cœur; il entendoit fort bien ce langage, faisant les mesmes choses avec tant d'affection qu'il sembloit soulagé de son mal.

Ce bon homme appelloit tousiours l'Ecclesiastique de la maison par le nom de Mōsieur qu'il auoit appris cōuerfant avec les Frāçois, si quelque autre se presentoit pour luy rēdre quelque seruice, il détournoit sa face, repetāt cēte parole Monsieur, & quand le Prestre l'abordoit il ne pouuoit exprimer son desir, ny produire sa pensēe. Chacun luy portoit compassion; on a jugé depuis & avec raison qu'il vouloit demander le Baptisme, mais comme on ne l'entendoit pas, il faisoit souuent venir le Prestre, croyant que le voyāt si bas il le baptiseroit. Le Pere qui l'auoit amené l'alloit visiter de temps en temps, & l'asseuroit qu'il seroit baptisé, mais la crainte qu'il auoit de mourir sans ce bon-heur luy faisoit demāder l'Ecclesiastique. Enfin le mal redoublāt, ceux de la maison s'asēblerēt à l'entour de son liēt pour voir si on luy accorderoit cette faueur, quelques-vns asseuroiēt qu'il étoit tēps; d'autres disoient que la force qu'il faisoit encore paroistre estoit vn indice qu'il n'estoit pas

170 *Relation de la Nouvelle France,*
voisin de la mort; on termina cette contesta-
tion par vn *Veni Creator*, pour demander lu-
miere au S. Esprit de ce qu'on deuoit faire: à
peine eut-on acheué la priere, qu'il fut saisi
d'une conuulsion si violente, qu'on prit re-
solution de le baptiser tout sur l'heure; on
croyoit qu'il eut perdu le jugement, mais il
fit bien paroistre le contraire; car la violence
du mal l'ayant jetté hors du liét, on reconnut
qu'il s'efforçoit nonobstant sa foiblesse, &
nonobstant ses grandes souffrances de cou-
vrir sa nudité; & quand il vit le Prestre reue-
stu d'un Surplis & d'une Estole avec l'eau en
main, se doutant bien qu'on luy alloit don-
ner l'accomplissement de ses desirs; il se tint
en repos arrestant la fureur de son mal, on vit
son visage tout réply de joye, le Pere qui en
auoit soin auoit couché sur le papier quel-
ques actes de cōtrition en l'agüe Hiroquoise,
afin qu'on luy suggerast de temps en temps,
notamment si on estoit cōtraint de le bapti-
ser en son absence: on prononça ces paroles
deuant luy pour l'exciter à demander pardon
à Dieu, il les repetoit avec deuotion & avec
sentimēt, faisant d'autres prieres de luy-mé-
me qui rauissoient tous les assistans; il s'effor-
çoit de leuer les mains au Ciel, il baiſoit le
Crucifix; en vn mot on le baptisa sur les 8.
heures du soir, & demie heure apres son ame

purifiée dans le Sang de l'Agneau s'éuola au Ciel, ce qui obligea ceux qui estoient presés de reciter, non pas vn *Libera*, mais le Pseau-me, *Laudate Dominum omnes Gentes*, en action de graces d'une faueur si signalée; voila ce qu'en ont écrit, & ce qu'en ont rapporté de bouche ceux qui ont esté témoins oculaires du bon-heur d'un Hiroquois, qui auoit peut-estre mangé sa part de plus de 50. hommes.

Je croyois que ce Chapitre concluëroit la Relation de cette année, mais le P. Hierôme Lallemant estât retourné de la nouuelle France par le dernier vaisseau, & n'ayant pas rencontré à Paris nostre R. P. Prouincial, nous coucherons icy la lettre qu'il luy a enuoyée pour luy rendre compte des missions qu'il a si long-temps gouuernées en ce bout du monde.



LETTRE DV P. HIEROSME

*Lallemant, au R. P. Claude de Lingendes,
Prouincial de la Compagnie de IESVS
en la Prouince de France.*

MON R. P.

P A X C H R I S T I.

V. R. aura desia appris, par le retour des premiers vaisseaux, la suite des desastres, & du débris de la Mission Huronne, caulée enfin par la furie des Hiroquois. La Relation qu'en enuoye le P. Paul Ragueneau, grossie de quelques Chapitres des Missions plus voisines de Kebec; fait voir le détail, & le particulier de ces mal-heurs. Nos yeux & nos cœurs, voyans & sentâs ces coups de la main de Dieu, n'ont que cette repartie. Il est le souuerain Seigneur de ses ouurages, & le Maistre de nos petits desseins conçus pour sa gloire, c'est à nous d'agréer ses ordres, & de n'improuuer iamais ce qu'il fait.

Ie ne sçay comme il est venu en la pensée de nos Peres, qu'il estoit à propos que ie repassasse la mer pour contribuër au remede de nos mal-heurs; y ayant en France tant de personnes capables d'y trauailler sans moy;

s'il n'y eut eu autre consideration, j'eusse eu bien de la peine de quitter la nouvelle France: Mais leur desir joint aux intentions de V. R. que j'ay presümées, m'y a fait enfiar résoudre. J'ay laissé le gouuernail entre les mains de celuy qui auoit conduit si courageusement l'Eglise Huronne dans ses combats, & sauué si à propos les reliques ou les restes de cette pauvre Mission.

Je suis donc party de Kebec le 2. iour de Novembre de la presente année 1650. & suis arriué au Havre de grace le 3. de Decembre, en la compagnie du P. François Bressany, & de nostre Frere Jean Ligeois. C'est à Dieu de donner les remedes que nous cherchons à nos miseres; & à nous de prier sa diuine Majesté que nos fautes & nos manquemens ne diuertissent point sa benediction dont nous auons si grand besoin.

En attendant ce qu'il luy plaira d'en ordonner, ie croy que V. R. aura pour agreable que ie luy fasse part des sujets de consolation qui soulagerent vn petit mon ame au depart du pays, & que ie luy declare l'estat auquel ie l'ay laissé.

Arriuant au pays, il y a douze ans, ie n'y rencontray qu'une seule famille Huronne Chrestienne; & deux ou trois qui composoient l'Eglise Algonquine, & Montagnese,

174 *Relation de la Nouvelle France,*

& voila qu'au bout de ce temps sortant du pays, à peine y laissay-je aucune famille Huronne, Algonquine & Montagnese qui ne soit entierement Chrestienne, sans parler des Nations circonuoisines qui abordent de toutes parts en ces contrées, & de celles que nous allons chercher dans leurs demeures qui n'en promettēt pas moins avec le temps.

Voire mesme ie ne puis oster de mon esprit que le temps n'est pas loin que la porte s'ouurira derechef pour les Natiōs d'enhaut que nous auons quittées, & mon fondement est d'autant plus certain qu'il me semble appuyé sur l'Euangile, qui nous assure que deuât le jour du Iugement il faut que toutes les Nations de la terre ayent cognoissance de leur Redempteur, & que ses Loix leur soient suffisamment publiées, & selon le sentiment de plusieurs Docteurs par elles approuuées, & acceptées, de plus, comme Dieu ne fait pas ordinairement des miracles sans necessité, il est croyable qu'il se seruira des personnes qui ont desia la connoissance & l'habitude avec ces peuples, & l'usage & le commerce de leur langue, cōme autant d'instrumens proportionnez à son ouurage: cela nous doit estre vne grāde consolation, & vn grand renfort de patience pour attendre les temps & les momens ordonnez par la diuine

sagesse, & par la diuine bonté.

Vn grand Sainct disoit autresfois que l'esperance d'une vie immortelle, estoit la vie d'une vie mortelle; & ie puis dire ce me semble avec quelque raison, & à son imitation que l'esperance de donner une vie immortelle, est la vie de la vie mortelle des pauvres Missionnaires, qui ont gousté combien il est doux de voir sortir de cette vie des ames qui leur doiuent en quelque façon leur bonheur eternel.

Il me semble que ce qui s'est passé aux Hurons n'a esté qu'une petite commission de la part du Ciel pour la conuersion & pour le Baptisme de dix ou douze mille ames; laquelle acheuée on nous donne vn peu de relasche pour attendre avec quelque repos de nouueaux ordres.

La seconde chose qui m'a extrêmement consolé, est la belle disposition dans laquelle j'ay laissé nos Peres & nos Freres, & mesme nos domestiques qui ne m'ont demandé autre faueur pour tous les traualx & pour les dangers du passé qu'une permission & une asseurance de retourner dans les mesmes emplois & dans les mesmes occasions, lors que Dieu en auroit rendu le chemin libre: l'aduoué que l'air & la generosité avec laquelle ils me l'ont demandée m'a touché, & m'a fait con-

cevoir que Dieu auoit quelque dessein qui cauſoit ces belles diſpoſitiōs qu'ils ont ſignallées & ſeellées de leur propre ſang; qu'il en ſoit loüé à iamais, & qu'il luy plaiſe auancer ces heureux momens qui feront des Martyrs & des Conſeſſeurs nouueaux dās l'Egliſe de Dieu: les Peres que i'ay laiſſé pour les emplois des Miſſions & fonctions de Kebec, & de ſes appartenances, ſont au nombre de 19. ou 20. le reſte a repaſſé en France par les premiers vaiſſeaux, & par ce dernier au nombre de huit, tous bien reſolus de retourner au combat au premier ſignal de la trompette, n'y ayant pas pour le preſent de viures ny d'employ ſuffiſant pour eux dans le pays.

- La 3. eſt l'ouuerture que Dieu nous a fait dès à preſent des Miſſions nouuelles d'icy bas: le P. Gabriel Druilletes apres auoir paſſé quatre Hyuers en diuerſes miſſions avec les Sauuages, eſt allé paſſer le cinquième avec les Abnaquiois qui le ſont venus querir avec beaucoup de témoignages d'affection enuers leur Patriarche (comme ils l'appellent) & enuers ſa doctrine: Dieu peut-eſtre tirera plus de bien de ce voyage que nous ne penſons pas; nous auons receu lettres de luy depuis qu'il y eſt arriué qui nous donnent ſujet d'en beaucoup eſperer.

- Le P. Charles Albanel ſemble vouloir aller
ſur

sur les pas & sur les vestiges, estant party deuant mon depart pour son premier hyuement avec les Sauuages montagnets.

Les Atticamegues ou Pôissons blancs qui font vne nation du Nord des plus considerables, ne cessent de presser qu'on les aille voir en leur pays, ce qui ne leur a pû estre accordé par le passé faute de monde, maintenant que nous en auons à suffisance, on ne manquera pas d'y aller au premier Printemps, si l'Hiroquois ne se jette à la trauersé.

Ceux du Saguené, autre nation du Nort, sont dans la mesme affection, on y a desia fait trois voyages; j'en espere beaucoup avec le temps, & ainsi voila dequoy nous occuper, attendant les temps & les momens de la diuine Majesté pour de nouuelles conquestes.

Le quatrième sujet de consolation que ie voyois dans ce pauvre pays desolé est le courage, & la generosité de nos Religieuses, tant Hospitalieres qu'Vrsulines, qui jouyssant de nos débris par l'establissement de la Colonie Hurone proche de leurs Monasteres, qui leur seruent de Paroisse & de retraite, tant pour les malades que pour les sains, se trouuent heureuses de jouyr de la plus haute fonction & du plus precieux exercice de leur vocation: c'est vne des espe-

187 *Relation de la Nouvelle France,*

rances que j'ay de la cōseruation du pays, ne pouuant penser que Dieu abandonne des ames de cette nature si saintes & si charitables: il me semble que tous les Anges du Paradis viendroient plüstoſt à leur ſecours, ſi tant eſt; que les hommes de la terre manquaſſent de procurer leur conſeruation en ce nouueau monde.

Le cinquième ſujet de conſolation, eſt la bõne diſpoſition dans laquelle j'ay laiſſé M. d'Aillebouſt, nôtre Gouverneur; de faire ſon poſſible pour obuier aux maux qui nous environnent, & pour contribuer à l'auancemēt de toutes ces belles eſperances. Je prie Dieu de benir le tout, & de faire en forte que la France ſoit en eſtat de faire vn echo qui multiplie nos vœux & nos eſperances au delà de toutes nos attentes.

Voila mon R. P. ce que j'auois à dire pour le preſent à voſtre Reuerence; reſte que ie la prie que nous ayant aſſiſté juſques icy de ſes ſaints ſacrifices & de ſes prieres & de celles de toute la Prouince, il lui plaiſe nous continuer ce bien, & cete faueur en laquelle conſiſte nôtre principale reſource & le plus viſ de nos eſperances.

De V. R.

Seruiteur tres-humble & tres-obeiſſant
en nôtre Seigneur.

HIEROSME LALEMANT.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, ancien Escheuin & Consul de la ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer: *La Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, pays de la Nouvelle France depuis le premier de Ianuier 1649. insques en l'année 1650. &c.* Et cependant le temps & espace de dix ans consecutifs. Avec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation, &c. sous pretexte de déguisement ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiscation & d'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 19. Decembre 1650. Signé, par le Roy en son Conseil.

CRAMOISY.

PERMISSION DV REVEREND
Pere Prouincial.

NOVS Claude Delingendes , Prouin-
cial de la Compagnie de I E S V S en
la Prouince de France , auons accordé
au fleur SEBASTIEN C RAMOISY ,
Marchand Libraire , Imprimeur ordinaire
du Roy & dela Reyne Regente, ancien Es-
cheuin & Consul de cette ville, l'impression
des Relations de la Nouuelle France. Fait
à Blois tchuiſtième Decembre 1650.

CLAYDE DELINGENDES.